DUHAUTCOURS,

OU

LE CONTRAT D'UNION,

COMÉDIE.

DUHAUTCOURS,

OU

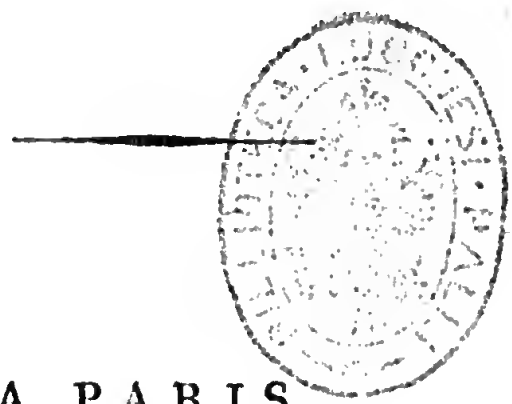
LE CONTRAT D'UNION,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois au théâtre de Louvois, par les Comédiens de l'Odéon, le 18 Thermidor an 9;

PAR L. B. PICARD, ET LE C.EN ***.



A PARIS,

Chez { HUBT, Libraire, rue Vivienne, n.° 8.
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN IX. (1801.)

72102

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DURVILLE, négociant.	C.ens BARBIER.
DUHAUTCOURS.	VIGNI.
FRANVAL, commerçant de Marseille.	DORSAN.
DELORME, marchand.	BOSSET.
AUGUSTE, neveu de Durville.	BERTIN.
VALMONT, petit-maître.	ARMAND.
CRÉPON, marchand de modes.	CLOZEL.
FIAMMESCHI, artificier-illuminateur.	PICARD aîné.
MARASCHINI, confiseur.	PICARD jeune.
GRAFF, agens de Duhautcours.	HABERT.
LEDOUX, agens de Duhautcours.	* * *
PRUDENT, agens de Duhautcours.	VALVILLE.
UN VALET.	TIPHAINE.
M.me DURVILLE.	M.mes DELILLE.
M.lle DELORME.	ADELINE.
M.me FIERVAL.	MOLIERE.
M.me VALBELLE.	PERIN.

M.lle MINETTE, fille de boutique de Crépon.

La scène est à Paris, dans un riche sallon.

LE CONTRAT D'UNION.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉPON, M.lle MINETTE, *portant un carton de modes et une robe très-élégante.*

CRÉPON.

PRENEZ donc garde à ce que vous faites, M.lle Minette; des objets d'art aussi délicats, qui ont besoin de toute leur fraîcheur! Vous allez les chiffonner; faites-vous indiquer le cabinet de toilette de Mme Durville, et priez M.lle Julie d'avertir sa maitresse que son marchand de modes vient faire son travail avec elle. (*Minette sort.*)

SCENE II.

CRÉPON, FIAMMESCHI, *entrant d'un côté, et se retournant du côté de la coulisse.*

FIAMMESCHI.

DES lampions dans la cour, des verres de couleur dans les bosquets, des lanternes chinoises et des chiffres dans le kiosque; sur-tout rentrez le feu d'artifice sous la remise s'il vient à pleuvoir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MARASCHINI.

MARASCHINI, *entrant du côté opposé, se retournant vers la coulisse.*

Crême, pistache, ananas et vanille; le grand plateau avec ses quatre groupes, les Aventures de Don Quichotte, les Quatre Parties du Monde, un Parnasse garni de ses Muses, et le Désespoir de Jocrisse en sucre candi.

CRÉPON.

Diantre! il paraît que M. Durville donne une fête conséquente.

MARASCHINI.

Salut à M. Crêpon le modiste.

CRÉPON.

Salut à M. Maraschini, l'officier glâcier, confiseur. Salut à M. Fiammeschi l'artificier, lampiste, illuminateur. Vous attendez M. Durville.

MARASCHINI.

C'est la vérité.

CRÉPON.

Pour moi, j'attends Madame. Dans notre état nous n'avons affaire qu'aux dames.

MARASCHINI.

Foi d'artiste, le dessert de ce soir me coûtera vingt-cinq louis de ma poche; mais il sera bien, et je suis content. L'honneur!

FIAMMESCHI.

Une excellente maison pour nous, Messieurs; une fête tous les mois.

MARASCHINI.

Mais M. Durville nous doit encore la dernière.

CRÉPON.

Eh quoi! craindriez-vous?...

FIAMMESCHI.

La bancarotta ?

MARASCHINI.

Mais...

CRÉPON.

Allons donc, un négociant qui fait les plus grandes affaires ! qui jouit du plus grand crédit! C'est de l'argent comptant.

MARASCHINI

On en voit beaucoup par le temps qui court ; il s'est lié depuis peu avec M. Duhautcours.

CRÉPON.

Eh bien! M. Duhautcours, un homme fort aimable : un bon cuisinier, un cabriolet, un entresol meublé dans le dernier goût.

FIAMMESCHI.

Un faiseur d'affaires.

MARASCHINI.

Point d'autre état que celui d'entrepreneur général de toutes les banqueroutes de Paris, et il ne manque pas d'ouvrage.

FIAMMESCHI.

Ah ! Santo Gennaro, que me dites-vous là ?

MARASCHINI.

C'est lui qui a arrangé le malheur de mon fripon d'associé dans les fêtes champêtres où vous me fournissiez l'illumination et l'artifice.

FIAMMESCHI.

Pas possible.

MARASCHINI.

Un homme perdu de dettes, et qui ne paiera jamais ses créanciers qu'en politesses. Un front d'airain, et puis il a à sa disposition trois ou quatre faux négocians qui se succèdent dans toutes les faillites pour entraîner la masse : aussi quand je vois cet homme là lancé quelque part, je ne suis pas tranquille.

CRÉPON.

Fi donc, fi donc, M. Maraschini ; craintes chimériques, injurieuses pour M. Durville ; un très-galant homme ; sa femme est pleine de goût, de grâces.

FIAMMESCHI.

Un très-galant homme, si vous voulez; mais s'il ne me donne pas de l'argent comptant tout-à-l'heure, je remporte mon décor et mes lampions.

CRÉPON.

Ah! M. Fiammeschi, quand on a reçu quelque éducation, peut-on songer à un pareil procédé?

MARASCHINI.

M. Crêpon a raison; en ami, j'ai cru devoir vous avertir: tenez-vous sur vos gardes, mais point de scandale.

FIAMMESCHI.

Mais permettez donc; il me doit déja....

CRÉPON.

Mais quand il vous devrait cent feux d'artifice, on n'en vient pas à ces violences avec les gens qui tiennent un certain état dans le monde. Vous vous nuiriez beaucoup malgré votre talent. Dans les beaux arts, il faut savoir attendre et perdre pour se faire une réputation. J'entends M. Durville; allons, M. Fiammeschi, de la douceur, et laissez vos lampions.

FIAMMESCHI.

Il est bien cruel d'exposer ses fonds...

MARASCHINI.

Eh! mon dieu, on s'en fait des fonds quand on n'en a plus.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DURVILLE, DELORME.

DURVILLE.

PRIÈRES inutiles, M. Delorme; j'en suis désespéré.

DELORME.

Mais, Monsieur, les pertes nombreuses que je viens d'essuyer...

DURVILLE.

Eh! mais, Monsieur, dans le commerce on doit prévoir les pertes. Vous êtes venu vous établir dans ma maison; je vous ai loué un très-joli appartement au second; je vous ai aidé de ma

bourse, de mon crédit. Aujourd'hui, votre effet est dans les mains de mon huissier, et j'ai pour principe de ne jamais entraver ses opérations. (*A Maraschini et à Fiammeschi.*) Ah! Messieurs, je vous salue; je suis à vous dans l'instant. (*A Delorme.*) Il y a sentence, et même prise de corps contre vous; c'est à vous à empêcher... (*A Maraschini et à Fiammeschi.*) Eh bien! Messieurs, notre fête de ce soir sera-t-elle brillante?

FIAMMESCHI.

Très-brillante, M. Durville.

DELORME.

Je ne rougis pas d'insister. Il s'agit de sauver ma pauvre fille. La faillite du banquier Dorval, qui m'emporte vingt mille francs, un cautionnement indiscrètement signé pour un homme dont la fortune me paraissait assurée, voilà les causes de mon malheur. Pour une modique somme, resterez-vous seul impitoyable? Je vous paierai, Monsieur; je paierai tous mes créanciers. J'ai un ami, un ami respectable, négociant à Marseille, le parrain de ma fille; il ne m'a jamais rien promis, mais il a toujours fait pour moi plus que je ne lui ai demandé. Je lui ai écrit, et j'espère...

DURVILLE.

Ah! oui, des amis! je compterais sur les vôtres, quand j'ose à peine compter sur les miens. Cela ne me regarde plus encore une fois, M. Delorme; voyez mon huissier. Pardon; mais vous voyez que je suis en affaire.

DELORME.

Eh bien! Monsieur, je subirai mon sort; je ne m'abaisserai plus à vous supplier. Grâce à vous, après trente ans d'une vie honnête et laborieuse, je serai ruiné; mais le témoignage de ma conscience me restera. Si jamais vous éprouvez les mêmes malheurs, puissiez-vous trouver au fond de votre ame les mêmes consolations. (*Il sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, HORS DELORME.

DURVILLE.

Que signifient ces grands airs? un petit marchand dont la

fille tourne la tête à Monsieur mon neveu... et j'aurais quelques égards pour lui! Non parbleu! Eh bien! mes amis, vous allez vous distinguer, j'espère ; cela peut doubler votre réputation. J'ai tout Paris ce soir.

CRÊPON.

M.me Durville sera mise comme une déesse.

DURVILLE.

Je m'en rapporte à vous, M. Crêpon ; il est vrai que vos mémoires sont exhorbitans. M.me Durville fait une dépense effroyable.

CRÊPON.

Mais elle donne le ton à toutes nos dames.

FIAMMESCHI, *tirant un mémoire de sa poche.*

On ne m'accusera pas d'enfler mes mémoires.

MARASCHINI, *tirant aussi un mémoire.*

Ni moi. Voici celui de la fête de ce soir, et celui de la fête du mois dernier.

DURVILLE.

Comment! on ne vous a pas payés? Vous ne vous êtes donc pas présentés à la caisse?

FIAMMESCHI.

Ah monsieur, c'est une misère.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, ces choses-là doivent se payer comptant. La caisse est fermée dans ce moment-ci; mais demain matin...

FIAMMESCHI et MARASCHINI.

Ah! monsieur....

CRÊPON, *bas, à Fiammeschi.*

Vous voyez bien que vos inquiétudes n'avaient pas le sens commun.

FIAMMESCHI.

Ainsi demain matin...?

DURVILLE.

Oui, mes chers amis, j'attends mon neveu. Allez, et que tout se passe ce soir d'une manière convenable.

MARASCHINI.

Vous serez content M. Durville.

FIAMMESCHI.

Et demain matin nous viendrons recevoir vos éloges....

DURVILLE.

Et votre argent.

MARASCHINI.

Voilà ce que c'est. Votre très-humble serviteur, M. Durville.
(*Il sort avec Fiammeschi.*)

CRÉPON.

Pour moi, vous savez que je ne suis pas inquiet; un petit à compte demain matin, car vous n'imaginez pas les avances que je suis obligé de faire. Le crédit me tue. J'ai tant perdu avec les actrices... Je vole à mon poste auprès de votre charmante épouse. Votre valet de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DURVILLE.

Tous ces préparatifs m'importunent.... cette fête à la veille d'un évènement... Et ce Delorme qui vient m'implorer... je dois le poursuivre, oui, je le dois... Plus le moment approche, plus je tremble. Est-il donc si nécessaire d'en venir à cette extrémité? Je n'y pensais pas; Duhautcours est venu me trouver dans un moment de gêne, d'inquiétude; il a redoublé mes craintes, il a flatté mes passions, il m'a proposé de manquer... sur-le-champ il s'est emparé de moi; tout est prêt. Quel métier j'ai entrepris! que de dangers! quel jeu terrible que ces spéculations sur la hausse et sur la baisse! J'aurais bien mieux fait d'être un véritable commerçant, un honnête banquier.... Réduire ma dépense! ma foi, non: habitué à l'aisance, à tous les agrémens de la vie. Et puis ma femme! la faire renoncer à ses fêtes! à sa parure! à ses sociétés! Il faudrait des scènes! des querelles! un divorce peut-être!.. Mais c'est à mon neveu sur-tout qu'il faut cacher soigneusement ce qui se prépare.... Le voici; il faut l'effrayer, me brouiller avec lui; c'est le plus sûr.

SCÈNE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous m'avez demandé mon oncle ?

DURVILLE.

Oui, monsieur, j'ai une conversation très-sérieuse à avoir avec vous.

AUGUSTE, *lui remettant des lettres.*

Mon oncle, voici des lettres.

DURVILLE.

C'est bon, je les lirai. Monsieur, lorsque par égard pour mon frère, par amitié pour vous, je consentis à vous admettre dans ma maison, j'ai dû penser que je trouverais le prix de ma conduite dans votre reconnaissance.

AUGUSTE.

Je ne crois pas, mon oncle, avoir trompé votre espoir.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, Monsieur; d'abord admis par moi dans mon intimité, dans ma confiance, vous vous permettez de critiquer mes opérations.

AUGUSTE.

Il ne m'appartient pas sans doute de vous donner des conseils, mon oncle; mais ne serais-je pas coupable, si je vous cachais mes sentimens? Voyez ces vrais négocians, ces banquiers, dont tout Paris, dont toute la France chérit et bénit la fortune. Aussi sévères pour le débiteur de mauvaise foi, qu'indulgens pour l'honnête homme victime des circonstances, s'unissant ensemble pour relever le crédit, ranimer la confiance, honorer leur patrie chez l'étranger, et la délivrer de cette troupe d'usuriers qui spéculaient sur le malheur des temps; un luxe bien entendu, des spéculations grandes, utiles, l'encouragement des arts, de l'agriculture, des manufactures; voilà leurs titres à l'estime, à la reconnaissance publique. Pouvez-vous me blâmer, mon oncle, quand je n'ai d'autre désir que de vous voir marcher sur les traces de ces hommes vraiment respectables?

DURVILLE.

Qu'est-ce à dire.... Sachez, Monsieur, que le devoir d'un commis, car vous êtes le mien, est de suivre aveuglement les volontés de celui qui l'emploie.

AUGUSTE.

Si vous m'en voulez pour avoir intercédé pour M. Delorme auprès de vous?

DURVILLE.

Ah! voilà ce que j'attendais. Prenez encore le parti de M. Delorme.

AUGUSTE.

Riche comme vous l'êtes, pouvez-vous pour une somme?..,

DURVILLE.

Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que j'étais si riche? Avez-vous compté avec moi?

AUGUSTE.

Pardon, mon oncle; mais vos entreprises, vos dépenses, vos fêtes....

DURVILLE.

Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je donne ces fêtes? Ne voyez-vous pas que tous ces bals, ces réunions, ces dépenses sont nécessaires pour augmenter, pour conserver mon crédit? Vous ne vous formez pas du tout en vérité; j'en suis fâché pour vous, mais vous n'entendrez jamais rien au commerce. Revenons à M. Delorme, aux reproches nombreux que j'ai à vous faire, ils ont sur-tout pour objet votre conduite, vos mœurs.

AUGUSTE.

Mes mœurs, mon oncle!

DURVILLE.

Oui, Monsieur, vos mœurs. Pourquoi, lorsque j'ai du monde à dîner, vous esquiver toujours au dessert? Lorsqu'à force d'instances, vous voulez bien nous honorer de votre présence, on vous voit debout près de la cheminée, répondant par monosyllabes, et feuilletant je ne sais quelle brochure, comme pour distraire votre ennui,

AUGUSTE.

Ces torts sont réels, sans doute; mais vous parliez de mes mœurs.

DURVILLE.

Précisément. Vous dédaignez ma société pour celle de M. Delorme. Quand vous avez refusé une place au spectacle dans la loge de votre tante, on vous apperçoit aux troisièmes avec M. et M.lle Delorme.

AUGUSTE.

Pourriez-vous blâmer ma liaison avec une famille respectable?

DURVILLE.

Mais est-il aussi respectable le motif qui vous attire chez cet ennuyeux honnête homme? Voilà de nos philosophes du jour, qui condamnent avec amertume les actions des autres, et qui cherchent à séduire les femmes, les filles de ceux qu'ils appellent leurs amis.

AUGUSTE.

Qui? moi, grand Dieu! la séduire!

DURVILLE.

Et quel serait votre but? Vous ne pouvez pas songer à l'épouser?

AUGUSTE.

Et pourquoi ne songerais-je pas à l'épouser?

DURVILLE.

Plaît-il! mais vous avez donc perdu tout-à-fait la tête? Vous marier à vingt ans, sans état, sans fortune! Et à qui? A la fille d'un petit marchand, d'une intelligence très-bornée, dont les affaires sont considérablement dérangées! Par toute l'autorité que je puis avoir sur vous, Monsieur, je vous défends de remettre les pieds chez M. Delorme.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, combien vous êtes changé pour moi, depuis que ce M. Duhautcours s'est établi votre conseil.

DURVILLE.

Vous en voulez beaucoup à M. Duhautcours.

AUGUSTE.

N'est-ce pas lui qui m'a enlevé votre amitié, votre confiance? Ai-je rien fait pour m'en rendre indigne? Et cependant.... mais je vois que je vous irrite; je sors. Si mes assiduités chez M. Delorme ne servent qu'à vous aigrir contre lui, je me ferai, sans doute, un devoir de vous obéir; mais n'est-ce pas me faire cruellement acheter l'asyle que vous m'avez offert?

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DURVILLE.

L'IMPERTINENT! je renverrai ce petit sot à son père; il prend avec moi un ton de remontrance. On dirait que c'est moi qui suis le neveu; voyons ces lettres. (*Il ouvre, et lit les lettres.*) Oh! oh! des faillites à Hambourg, à Livourne, à Londres, et les maisons les mieux fâmées! Eh bien! voilà des exemples, des exemples qui doivent décider, car enfin aucune d'elles ne m'atteint; mais elles pourraient m'atteindre. Allons, il est de la prudence, il devient nécessaire.... de prévenir un malheur. Mais Duhautcours ne vient pas: il devait être ici de bonne heure; ah! le voilà!

SCENE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

EH! venez donc, venez donc, mon ami; je vous attendais avec impatience.

DUHAUTCOURS.

Je n'ai pas perdu une minute; mon cheval est rendu. J'ai tout négocié, tout est bien disposé, tout est en règle. Votre santé?

DURVILLE.

Ah! bien faible, mon ami! Vous avez placé mes effets?

DUHAUTCOURS.

A quatre-vingt-quinze. Il faut vous ménager, avoir soin de vous.

DURVILLE.

Vous avez raison; mais ces choses-là donnent toujours un peu de souci.

DUHAUTCOURS.

C'est une enfance; quoi, parce que vous vous arrangez avec vos créanciers, vous allez vous rendre malade? Est-ce que l'on prend garde à ces misères-là aujourd'hui? Voudriez-vous paraître coupable, lorsque vous n'êtes que prévoyant?

DURVILLE.

Mes billets sur Derval?

DUHAUTCOURS.

Escomptés à trois-quarts. Voici les fonds.

DURVILLE.

Et les cinquante mille francs, dont j'ai donné mon acceptation à M. Franval, ce négociant de Marseille qu'on attend à Paris.

DUHAUTCOURS.

Cinquante billets de caisse dans ce porte-feuille.

DURVILLE.

Tous nos cafés, nos sucres?

DUHAUTCOURS.

Dans les magasins de Pleinchêne; il me devait cela, je lui ai rendu le même service.

DURVILLE.

Ainsi tout est à couvert.

DUHAUTCOURS.

Ce n'est pas tout; il vous fallait présenter un actif qui fermât la bouche à tous les médisans. J'ai acheté à deux pour cent six cents mille francs de créances sur des négocians ruinés; j'ai eu pour dix mille francs deux millions d'actions sur des corsaires... qui sont à Londres à l'heure où je vous parle.

DURVILLE.

En vérité, vous êtes un homme unique.

DUHAUTCOURS.

Quelqu'activité, beaucoup d'habitude des affaires. J'en ai tant fait, à Berlin, à Gênes, par-tout; j'ai beaucoup voyagé. Il est bien entendu que je figure parmi vos créanciers.

DURVILLE.

Vous ?

DUHAUTCOURS.

Je n'en serai pas moins votre agent, votre défenseur ; mais cela dépayse les méchans, les curieux ; et puis c'est la manière la plus loyale de prendre mes honoraires. Ah ! que ne suis-je à votre place ! Mais ne fait pas banqueroute qui veut ; il faut du crédit ; et que je suis fâché de ne vous avoir pas connu plutôt ! nous aurions bien mieux réglé les choses ; vous auriez fait les affaires, je vous aurais prêté mon nom ; j'aurais tout signé, vous n'auriez jamais été compromis.

DURVILLE.

Mais vous, Duhautcours ?

DUHAUTCOURS.

Oh ! moi, cela ne tire pas à conséquence ; on a, comme cela, un commis prête-nom qui signe et qui disparaît ; on a beaucoup perfectionné les différentes manières, parce que c'est si couru dans le monde ce moment-ci....

DURVILLE.

Oui, ce sont les exemples qui m'entraînent.

DUHAUTCOURS.

Dites, qui vous justifient. Pour moi, je me suis fait une conscience là-dessus ; ce que ces gens-là perdent avec nous, ils le gagnent avec d'autres ; personne n'est dupe.

DURVILLE.

J'ai besoin de me le persuader.

DUHAUTCOURS.

Il n'y a que les sots qui perdent. Quand vous chargez un navire, ne comptez-vous pas sur les avaries ? Eh bien ! les faillites, les avaries, cela arrive à tout le monde ; mais il faut se hâter : voilà tout votre avoir en sûreté. La séparation de biens entre votre femme et vous est terminée ; nous ne prendrons pas de notaire. J'ai un ami, un soi-disant homme de loi, je lui fais dresser l'acte, je préviens tous nos gens, et je fixe l'assemblée à demain matin midi.

DURVILLE.

A demain, cela ne se peut pas !

DUHAUTCOURS.

Et pourquoi donc ?

DURVILLE.

Je reçois du monde, ce soir, beaucoup de monde ; ma femme donne une fête.

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce que vous dites donc ? J'ai cru que vous donniez votre fête tout exprès ; c'est une occasion excellente. Elle va doubler votre crédit ; vous pouvez faire des affaires d'or d'ici à demain.

DURVILLE.

Oh ! non, c'est déja trop... J'aime mieux différer.

DUHAUTCOURS.

Impossible. Les affaires de cette nature demandent à être menées chaudement. Il faut emporter d'assaut les signatures pour arriver aux trois quarts en somme.

DURVILLE.

J'aurais voulu me débarrasser de mon neveu. Je le renvoie à son père.

DUHAUTCOURS.

Vous craignez votre neveu ! Oh ! pour le coup, c'est trop plaisant. Un enfant, un petit jeune homme qui fait le pédagogue avec vous, et qui se permet de me regarder de travers ! Craignez plutôt que ce Franval, ce négociant de Marseille, ce créancier de 50,000 francs n'arrive à Paris avant l'opération. Vous me l'avez peint comme un homme intraitable...

DURVILLE.

Je ne l'ai jamais vu ; mais d'après sa correspondance...

DUHAUTCOURS.

Bon ! il n'en vaut pas mieux qu'un autre, je le parierais ; mais il faut le prévenir. Si vous retardez d'un moment, tout est perdu.

DURVILLE.

Eh bien ! j'aime mieux remettre la fête ; oui. Ce sera difficile.

DUHAUTCOURS.

Vous avez tort ; mais vous le voulez.

DURVILLE.

Le lendemain d'un bal, cela serait d'un scandale !

DUHAUTCOURS.

Allons, les plaisirs après les affaires.

DURVILLE.

Je vais envoyer contr'ordre chez toutes les personnes invitées ; je ferai entendre raison à ma femme. Mais vous oubliez le point important : à quel taux se font aujourd'hui les...

DUHAUTCOURS.

Les ?

DURVILLE.

Oui, les... Vous m'entendez bien.

DUHAUTCOURS.

Ah ! les arrangemens ? A douze, oui, à douze. C'est dommage que vous ne puissiez pas attendre la fin du mois. M. Desbilans assure qu'elles se feront à dix et même à huit.

DURVILLE.

Ah ! c'est trop peu.

DUHAUTCOURS.

Oui, c'est trop peu. Vous donnerez vingt ; il faut être honnête.

DURVILLE, *avec un soupir.*

Sans doute.

DUHAUTCOURS.

Oh ! je ne m'en chargerais pas autrement. Moi, je suis l'homme de vos créanciers autant que le vôtre.

DURVILLE.

Voilà qui est convenu.

DUHAUTCOURS.

Avec des échéances.

DURVILLE.

Avec des échéances.

DUHAUTCOURS.

Partie en marchandises.

DURVILLE.

Comme cela se pratique.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, votre affaire ne souffrira pas la plus petite difficulté.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, M.me DURVILLE.

M.me DURVILLE.

ENTENDEZ-VOUS, M. Crêpon, la plume un peu plus penchée en avant, et cela sera divin, divin... Monsieur, je vous salue, Ah! mon ami, que j'aurai un joli bonnet! sans prétention, mais si élégant, si élégant...

DURVILLE.

Je suis bien aise de vous voir, madame; j'allais passer chez vous; c'est avec regret que je vous l'annonce, mais la fête ne peut pas avoir lieu ce soir.

M.me DURVILLE.

Comment! vous plaisantez sans doute?

DURVILLE.

Non, je parle très-sérieusement.

M.me DURVILLE.

Mais vous perdez donc la tête? Comment! tous nos amis priés depuis huit jours! les billets d'invitation distribués! les jardins déja illuminés! et ma jolie parure que personne ne verrait! C'est une horreur que vous ne vous permettrez pas.

DURVILLE.

J'en suis fâché; mais il faut envoyer à l'instant chez tous nos amis, et leur mander qu'une affaire, un événement imprévu ne nous permet pas de les recevoir.

M.me DURVILLE.

A cette heure-ci, on ne trouvera personne. Vous voulez donc me faire mourir, me rendre malade; je n'oserais plus me montrer nulle part.

DURVILLE.

C'est une affaire qui m'oblige....

M.me DURVILLE.

Eh ! monsieur, faites vos affaires, et laissez-moi m'amuser ! Vos affaires m'importent fort peu ; je dois donner une fête, et je la donnerai. Vous ne voudrez pas, j'espère, me contrarier pour une chose si raisonnable.

DURVILLE.

Encore une fois, Madame, j'ai un rendez-vous très-important avec Monsieur.

M.me DURVILLE.

Avec Monsieur ? Eh bien ! Monsieur, ne nous fait-il pas l'honneur d'être de la fête ? Vous ferez vos affaires dans votre cabinet, sans que la compagnie s'apperçoive seulement de votre absence.

DUHAUTCOURS.

Madame a raison.

M.me DURVILLE.

C'est qu'il serait d'une indécence inouie de ne pas recevoir les personnes invitées, sur-tout quand ce sont de certaines personnes : Dumont, le journaliste, qui dit du mal de tout le monde, et que tout le monde s'arrache ; la petite Dorlis qui danse comme Psyché ; le petit Précour qui joue un jeu d'enfer, et qui perd toujours.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que voilà des personnes à ménager.

DURVILLE.

Mais, mon ami, vous savez bien....

DUHAUTCOURS.

Je sais que tout peut s'arranger suivant les desirs de Madame ; nous devons suivre en tout les volontés des dames.

DURVILLE.

Mais cependant....

DUHAUTCOURS.

Mais vous êtes un enfant. Donnez votre fête ce soir ; n'ébruitez rien, et demain c'est un malheur imprévu, un véritable coup de tonnerre.

DURVILLE.

Un malheur imprévu !

DUHAUTCOURS.

Eh ! oui, cela se fait toujours comme cela.

DURVILLE.

Eh bien ! Madame, soyez contente, recevez votre monde.

M.me DURVILLE.

Oh ! il est fort heureux que vous vous rendiez à la raison.

DUHAUTCOURS.

Un peu plus de résolution. Il faut prendre sur soi. De l'assurance, de la confiance.

DURVILLE.

Eh bien ! ma bonne amie, tu crois donc que ta fête sera bien ?

M.me DURVILLE.

Charmante ; c'eût été un meurtre d'y renoncer. Mille remercîmens, Monsieur, d'avoir parlé pour moi.

DUHAUTCOURS.

Je me suis rendu service à moi-même, Madame.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MARASCHINI.

MARASCHINI.

UN coup-d'œil à mon plateau, M. Durville ; rien n'est si galant : des fleurs, des feuillages, des oiseaux, des groupes et des devises d'une naïveté ! Je m'admire dans mon propre ouvrage.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

MONSIEUR, votre impertinent jardinier, pour sauver ses légumes, ne veut pas que j'établisse mon temple en feu grégeois sur son potager ; je vous observerai que cela dérangerait toute ma symétrie.

DURVILLE.

Gardez-vous d'écouter ce maraud. Allons, mes amis : de l'activité, de l'intelligence ; soutenez votre réputation. Des glaces, des liqueurs, des vins de tous pays, M. Maraschini ; que ma maison soit brillante ce soir comme un palais enchanté, M. Fiammeschi. Mon cher Duhautcours, vous ne tarderez pas à revenir ; je vous attends. Allons voir votre plateau, M. Maraschini.

DUHAUTCOURS.

Dans deux minutes je suis de retour.

SCENE XIII.

MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Mais qu'est-ce que vous disiez donc, mon ami ? Vous voyez bien que M. Durville est un homme très-solide.

MARASCHINI.

J'avais tort peut-être ; mais je n'aime pas à figurer dans les fêtes où M. Duhautcours est invité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M.lle DELORME.

Toutes les portes ouvertes! tous les domestiques occupés et vous répondant à peine ! tous les préparatifs d'une fête, et c'est le maître de cette maison qui persécute mon père pour une modique somme ! Réussirai-je dans mon projet ? Ah ! je le crains bien, il n'y a qu'un seul être dans cette famille qui porte un cœur vraiment sensible. C'est Auguste.

SCENE II.

AUGUSTE, M.lle DELORME.

Auguste.

Que vois-je ? M.lle Delorme chez mon oncle ?

M.lle Delorme.

C'est vous, M. Auguste ?

Auguste.

Et que venez-vous faire ici, grand dieu !

M.lle Delorme.

Mon père se désole; il affecte devant moi un air tranquille, mais je lis au fond de son ame. J'ai profité du moment où il est allé chercher, presque sans espoir, de nouvelles ressources, pour venir à son insçu solliciter encore....

Auguste.

Mon oncle ! ah ! je crains bien....

M.lle Delorme.

Non, pas lui, je n'oserais jamais l'aborder, lui parler; mais

M.me Durville m'a témoigné, dans tous les temps, de l'intérêt, de l'affection : si elle voulait parler pour nous à son mari.

AUGUSTE.

Je me garderai bien de vous détourner de ce projet, je vous seconderai même avec tout le feu de l'amitié la plus tendre. Ma tante, je le crois, a un bon cœur; mais elle est si légère, si frivole, toujours si occupée de sa parure, de ses plaisirs....

M.lle DELORME.

Et cependant ce n'est point une grâce si extraordinaire que nous demandons. Que dis-je? C'est l'intérêt même de M. Durville de nous accorder du temps. Il reste à mon père des ressources honorables et sûres dans son travail, dans son intelligence; M. Durville sera-t-il plus avancé en les lui enlevant? Il a des amis d'ailleurs, M. Franval, un fameux négociant de Marseille.

AUGUSTE.

M. Franval, dites-vous?

M.lle DELORME.

C'est mon parrain, c'est notre bienfaiteur.

AUGUSTE.

Mais il est en correspondance avec mon oncle, il fait beaucoup d'affaires avec M. Durville; c'est en effet un commerçant très-estimé. Ses lettres annoncent la probité la plus sévère.

M.lle DELORME.

Eh bien! mon père lui a écrit, il lui a mandé son désastre; il fera tout pour nous sauver, j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Mon oncle a dû recevoir des nouvelles de M. Franval; mais il ne me dit plus rien depuis que M. Duhautcours s'est introduit dans la maison : il semble qu'on se cache de moi. Ainsi ce n'est donc que quelques jours à gagner. Comme les malheurs viennent en un instant! Il y a trois jours, nous étions si gais à ce petit bal, chez votre cousine.

M.lle DELORME.

Où vous m'avez si cruellement contrariée. Oh! comme je vous gronderais si je n'étais pas si malheureuse!

AUGUSTE.

Du courage ! Voici ma tante, nous allons lui parler.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M.me DURVILLE.

M.me DURVILLE, *très-parée.*

AH ! vous voilà, Auguste ; je vous cherche par-tout. Vous avez du goût, je le sais ; dites, ne suis-je pas mise à ravir ?

AUGUSTE.

Ma tante, c'est M.lle Delorme.

M.me DURVILLE.

M.lle Delorme ! Eh ! bonjour, ma chère voisine. Vous, qui vous y connaissez, n'est-il pas vrai que ce bonnet-là me va comme un ange ?

M.lle DELORME.

Madame....

M.me DURVILLE.

Et cette robe, n'est-elle pas du dernier goût ? En vérité, M. Crêpon s'est surpassé aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ma tante....

M.me DURVILLE.

Je n'ai pas voulu mettre mes diamans, parce que la simplicité sied toujours mieux quand on est chez soi. Qu'en pensez-vous ? Mais convenez qu'une robe comme celle-ci vaut beaucoup mieux que ces robes serrées et ces fichus épais, dans lesquels on était comme enterrées.

M.lle DELORME.

Madame, je suis descendue exprès pour vous prier....

M.me DURVILLE.

Je me fais une idée délicieuse de notre fête de ce soir ; nous n'aurons jamais eu tant de monde : six tables de bouillotte dans le grand sallon, et l'on dansera dans la galerie. Mais concevez-vous le caprice de M. Durville, qui voulait remettre

la fête ? En vérité, cet homme-là ne sait ce qu'il veut. Eh ! mais, mon dieu ! moi, qui n'y ai pas pensé, il faut que vous en soyez, ma petite voisine ; à votre âge on aime la danse. Ne vous inquiétez pas de votre toilette ; une jeune personne tout lui va ; une rose dans les cheveux seulement, et vous serez charmante.

M.lle DELORME.

Ah ! Madame, nous ne sommes pas en humeur de songer à nos plaisirs.

M.me DURVILLE.

Comment donc ! qu'avez-vous, je vous prie? Vous m'inquiétez; confiez-moi vos peines, ma chère enfant. Ah ! le joli bonnet ! mon dieu ! le joli bonnet ! j'en raffole.

M.lle DELORME.

Je venais exprès pour solliciter votre entremise.

M.me DURVILLE.

Tout ce que vous voudrez, ma chère voisine; vous savez combien je suis attachée de cœur à vous, à votre cher papa. Comme elle est intéressante cette bonne petite ! n'est-il pas vrai, Auguste ?

AUGUSTE.

Ah ! j'en étais bien sûre, ma tante, que vous ne seriez pas insensible à la situation de Mademoiselle. Vous saurez que M. Delorme, par une complication de malheurs, se trouve dans le plus grand embarras.

M.me DURVILLE.

Ah ! mon dieu; mais c'est affreux ce que vous m'apprenez là !

M.lle DELORME.

Tous ses créanciers, touchés de son infortune, et convaincus de sa probité, lui ont accordé toutes les facilités qu'il a demandées. Il n'en est qu'un seul....

AUGUSTE.

Oui, M. Durville, mon oncle est seul resté inflexible.

M.me DURVILLE.

Mon mari !

AUGUSTE.

Il y a une sentence, une prise de corps.

M.lle DELORME.

Mon père a vainement essayé de l'attendrir.

M.me DURVILLE.

C'est une barbarie!

AUGUSTE.

Mon oncle l'a repoussé.

M.lle DELORME.

Mon père a peut-être un peu trop de fierté. Il est décidé à ne plus tenter de nouveaux efforts Il m'a défendu même de venir vous voir; j'ai profité de son absence pour hasarder une dernière démarche auprès de vous.

M.me DURVILLE.

Et vous avez très-bien fait, mon enfant.

M.lle DELORME.

Vous avez eu la bonté de me montrer quelqu'amitié.

AUGUSTE.

Parlez pour M. Delorme à mon oncle.

M.lle DELORME.

Obtenez-nous du temps pour nous acquitter, quelques jours seulement.

M.me DURVILLE.

Ecoutez, je ne me mêle jamais des affaires de mon mari. Il m'a fait signer ces jours-ci je ne sais quel acte, une séparation de biens; il fait de moi tout ce qu'il veut. Je n'y entends rien: mais ici c'est différent; c'est une affaire de procédés entre voisins, un acte de justice, une bonne action que je lui propose; je lui parlerai, je vais lui parler.

AUGUSTE.

Ah! ma tante, quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas?... ne vous devra pas mademoiselle.

M.lle DELORME.

Que j'ai bien fait, madame, de m'adresser à vous! Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

M.me DURVILLE.

Non, vraiment; tout notre monde ne peut pas tarder, et quand une fois le bal sera commencé, j'aurai tant d'occupations, tant d'embarras. ..., Il n'y aura pas moyen de lui parler. Le voici; vous allez voir comme je vais prendre vos intérêts.

M.lle DELORME.

Le voici. Je vous laisse.

M.me DURVILLE.

Eh non, restez; je veux que vous soyez témoin de la chaleur avec laquelle je vous défendrai.

AUGUSTE.

Restez, mademoiselle; votre présence ne peut faire qu'un bon effet auprès de mon oncle.

M.lle DELORME.

Ah! mon dieu, me voilà toute tremblante.

AUGUSTE.

Songez que vos amis sont là pour vous rassurer, ma tante, et moi.

M.me DURVILLE.

Oui, sans doute; laissez-moi faire, tout ira bien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DURVILLE.

M.me DURVILLE.

VENEZ, venez, Monsieur; je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous gronder. Est-il permis de se conduire de la sorte avec un voisin, un galant homme dans le malheur?

DURVILLE.

Quoi donc, Madame, qui peut m'attirer cette réprimande de votre part?

M.me DURVILLE.

Comment! Monsieur, vous poursuivez avec acharnement ce brave M. Delorme; il faut de l'humanité, M. Durville.

DURVILLE.

Permettez-moi de vous dire, Madame, que je suis tout aussi humain qu'un autre ; mais que vous n'entendez rien aux affaires de commerce, et qu'il ne vous convient pas même de vous en mêler.

M.me DURVILLE.

D'accord, Monsieur. Mais quand une personne aussi intéressante que Mademoiselle vient implorer mon appui, certainement je ne le lui refuserai pas ; et si j'ai quelque pouvoir sur vous....

DURVILLE.

Mademoiselle, je suis fâché... (*à sa femme.*) En vérité, Madame, je ne sais à quoi vous songez de m'exposer à une scène aussi désagréable.

AUGUSTE, *à M.lle Delorme.*

Du courage.

M.lle DELORME.

Monsieur, ne nous accablez pas....

DURVILLE.

Mademoiselle, j'ai déja usé de tous les ménagemens possibles envers M. votre père ; il y a un terme à tout, et la sûreté du commerce...

AUGUSTE.

Eh quoi ! mon oncle, oseriez-vous inculper la probité de M. Delorme ? Ah ! croyez que sans les évènemens malheureux dont il est la victime, dès-long-temps il se serait acquitté.

DURVILLE.

Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous, Monsieur.

M.lle DELORME.

N'irritez pas votre oncle, M. Auguste.

M.me DURVILLE.

Allons, M. Durville, il y aurait de la barbarie à tourmenter une honnête famille.

DURVILLE.

Eh bien, Madame, je verrai, je m'arrangerai (*à sa femme.*) Je ne vous pardonne pas de m'avoir mis dans un pareil embarras.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DELORME.

DELORME, *à M.me Durville.*

PARDON, Madame. Je vous avais prié, ma fille, de ne plus paraître chez M. Durville.

M.lle DELORME.

Mon père, j'avais cru que mes prières pourraient obtenir de Monsieur....

DELORME.

Je ne veux aucune grâce de Monsieur. J'ai épuisé auprès de lui tout ce que la raison, l'honneur et la justice ont pu me fournir de plus puissant; il a été insensible. Nous nous avilirions en ajoutant un mot.

DURVILLE.

Comment! que veut dire ce ton méprisant? Ce langage est assez déplacé dans la bouche d'un homme pour lequel on a eu tous les égards...

M.me DURVILLE.

Vous avez tort, M. Delorme. Eh quoi! lorsque j'intercède pour vous, que je suis sur le point d'obtenir... Vous voyez, mon enfant, j'ai fait tout ce que j'ai pu, ce n'est pas ma faute. (*Ici on entend des violons.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? Comment! personne n'est arrivé, et les voilà qui commencent leurs contredanses. Mille pardons si je vous quitte. Ah ça, M. Durville, je m'en rapporte à vous; ne tourmentez pas ces braves gens. (*A M.lle Delorme.*) Dites donc à votre papa de ne pas être si fier. Voilà comme on gâte toutes les affaires. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS HORS M.me DURVILLE.

DELORME.

RETIRONS-NOUS, ma fille; laissons M. Durville recevoir sa nombreuse société.

DURVILLE.

Souvenez-vous, Monsieur, que demain je peux faire exécuter la sentence.

DELORME.

Disposez de moi comme il vous plaira, Monsieur. Prends courage, ma fille; quelque grands que soient nos malheurs, songe que l'honneur nous restera, et que jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la mémoire de ton père. (*Il sort avec sa fille.*)

SCENE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

DURVILLE.

Est-on plus insolent!

AUGUSTE.

J'entends du monde; je vous laisse. Je ne suis pas plus en état que M. Delorme, de prendre part aux plaisirs de la société. Vous vous étiez attendri, mon oncle; de grâce, n'étouffez pas ce premier mouvement de votre cœur. Eh! pour une somme qui ne doit être qu'une bagatelle à vos yeux, ne réduisez pas un honnête homme au désespoir. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

DURVILLE.

« JAMAIS le nom de banqueroutier ne flétrira la mémoire de » ton père. » Ces mots m'ont tout-à-fait déconcerté.

SCENE IX.

DURVILLE, VALMONT.

VALMONT.

Eh! bonjour, mon cher Durville; j'arrive avant tout le monde, et pour cause. Il faut que tu me rendes un grand service.

DURVILLE.

Je suis à toi de tout mon cœur.

VALMONT.

Je le sais ; au surplus en m'obligeant, cela t'arrangera toi-même. Ecoute, tu fais valoir ton argent à la bourse, dans les affaires, le commerce : moi je n'y entends rien ; je ne joue qu'à la bouillote, au quinze, dans les meilleures maisons. Hier j'ai gagné l'impossible. Tu sais que mon jeu est leste, hardi ; mais la fortune est inconstante... Voilà vingt mille francs que je veux mettre à l'abri. Je les place chez toi.

DURVILLE.

Chez moi !

VALMONT.

Oui, chez toi. Je ne peux pas les placer d'une manière plus avantageuse, plus solide sur-tout. Tu me les feras valoir.

DURVILLE.

Pardon, mais dans ce moment, je n'ai pas besoin de fonds.

VALMONT.

Si fait, si fait ; quand on fait des affaires aussi considérables, l'argent ne peut jamais gêner.

DURVILLE.

Mais je ne sais si je dois...

VALMONT.

D'ailleurs, c'est par amitié. Eh bien ! les premiers mois tu me paieras tel intérêt que tu voudras, et tu choisiras un bon moment... N'en parle à personne, cela me forcerait de payer mes dettes... J'entends du bruit, on vient ; c'est ta femme avec madame Valbelle, madame Fierval ; prends mes billets, et pendant le bal tu me feras un mot de reçu, de quittance, n'est-ce pas ?

DURVILLE.

Mais non, je n'accepte pas.

VALMONT.

Prends, prends, te dis-je.

DURVILLE, *prenant les billets malgré lui.*

Oh ! je trouverai le moyen....

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M.me DURVILLE, M.me VALBELLE, M.me FIERVAL.

M.me DURVILLE.

C'est bien joli à vous, mes belles dames, d'arriver ainsi les premières.

M.me FIERVAL.

Oh! moi, je ne me fais jamais attendre; j'ai été prendre Madame chez elle.

M.me VALBELLE.

Précisément comme j'achevais de m'habiller. Eh! bon soir, mon cher Durville.

DURVILLE.

Mesdames, je vous présente mes très-humbles hommages.

M.me FIERVAL.

Bon jour, Valmont. Je me fais une fête de passer la soirée avec vous, ma chère amie.

M.me VALBELLE.

Il n'est déja question que de votre bal dans tout Paris.

M. DURVILLE.

En vérité, on est bien bon de s'occuper de ces misères.

M.me VALBELLE.

Nous aurons beaucoup de danseurs.

M.me FIERVAL.

Et des joueurs.

M.me VALBELLE.

Et un concert.

M.me FIERVAL.

Et un feu d'artifice.

M.me VALBELLE.

Et des illuminations.

M.me FIERVAL.

C'est charmant.

M.me DURVILLE.

Et M. Fierval, où est-il donc ?

M.me FIERVAL.

Ah ! bien, oui ; comptez sur les maris pour donner la main à leurs femmes. Il viendra à minuit faire son piquet avec M. Durville.

M.me VALBELLE.

Vous êtes bien heureuse, vous, madame Durville, d'avoir un mari galant, empressé; car ce n'est pas à l'aimable Durville que s'adressent nos reproches.

DURVILLE.

Vous êtes bien bonnes, mesdames. (*à part.*) Duhautcours ne vient pas.

M.me FIERVAL.

Eh ! mais, qu'a-t-il donc, le cher Durville? il paraît tout soucieux ce soir.

DURVILLE.

Et non, mesdames, tout entier au bonheur de vous voir.

M.me FIERVAL.

Vous nous dites cela d'un air bien triste. A propos, vous ne savez pas la nouvelle ; Monval manque de je ne sais combien de cent mille francs.

M.me VALBELLE.

Ah ! mon Dieu !

M.me DURVILLE.

Je n'en suis pas fâchée pour sa femme.

M.me FIERVAL.

Oui, elle fait de l'esprit.

VALMONT.

Et son mari des banqueroutes; quel couple intéressant !

M.me VALBELLE.

Bon ! cela n'empêchera pas la femme de se montrer dans tous les lycées.

M.me FIERVAL.

Et le mari à la bourse. Cela est reçu.

VALMONT.

Heureusement que ces choses-là deviennent un peu plus rares. C'était une véritable épidémie.

M.me FIERVAL.

Eh mais, mon cher Durville, vous faites bien mal les honneurs de chez vous. Seriez-vous pour quelque chose dans la banqueroute de Monval? Quand vous y perdriez quelque argent, avec votre fortune, votre audace en affaire, votre activité... Comment trouvez-vous ma garniture?

M.me DURVILLE.

Charmante. Ces dames ont raison; faut-il que les affaires vous poursuivent au milieu de la société?

DURVILLE.

Mille pardons, me voilà tout à vous. Avez-vous vu la petite pièce nouvelle?

M.me VALBELLE.

Ah! c'est pitoyable.

M.me FIERVAL.

Mais comme c'est joué!

VALMONT.

Comme c'est nature!

M.me FIERVAL.

Je ne sais pas où ils vont chercher tous leurs quolibets.

DURVILLE.

Ils sont fort gais (*à part.*) Ce Duhautcours, comme il se fait attendre!

VALMONT.

Bon, dans la société, on en dit de bien plus forts.

M.me FIERVAL.

A propos, vous allez demain à Bagatelle; il y a une course, un pari.

M.me DURVILLE.

Oui, sans doute.

M.me FIERVAL.

Nous viendrons vous prendre.

M.me DURVILLE.

Volontiers.

VALMONT.

Ces dames me permettront-elles de les accompagner ?

M.me FIERVAL.

Oui, on vous le permet. Ainsi donc à midi précis, nous sommes à votre porte. Vous serez prête ?

M.me DURVILLE.

Oh ! je vous le promets.

M.me FIERVAL.

C'est que tout Paris y sera.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET.

M. Duhautcours.

DURVILLE.

Ah ! le voilà.

M.me FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est que ce M. Duhautcours ?

M.me DURVILLE.

Un nouvel ami de mon mari.

M.me VALBELLE.

Vous ne vous rappelez pas M. Duhautcours que nous avons vu chez ce pauvre Monval au dernier bal qu'il nous donna ?

M.me FIERVAL.

Ah ! oui, un danseur infatigable.

M.me VALBELLE.

Un beau joueur !

M.me FIERVAL.

Qui est-ce qui nous disait donc que c'était un fripon ?

M.me VALBELLE.

Bon, bon, des méchans qui s'amusent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

MESDAMES, j'ai bien l'honneur... En vérité, mon cher Durville, c'est un cadeau que vous m'avez fait de m'inviter à votre fête; je viens de traverser le jardin, le sallon; des jolies femmes par-tout. Il est impossible de voir une réunion plus complette.

M.me DURVILLE.

Comment! il y a du monde dans le sallon, et moi qui m'amuse ici; mille pardons, mesdames; mais il faut arranger les contredanses et les parties. (*Elle sort.*)

M.me VALBELLE.

Eh vîte! eh vîte! que j'aille prendre une place. Le petit Précour, qui m'a priée ce matin, ne me pardonnerait pas de manquer la première contredanse.

M.me FIERVAL.

Eh vîte! eh vîte! une place à la bouillotte. J'ai perdu tout mon argent hier.

VALMONT, *offrant la main à M.me Valbelle.*

Madame, voulez-vous bien permettre?...

DURVILLE.

Vous savez que nous avons à causer ensemble, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Je suis à vous dans l'instant, mon cher Durville, (*à M.me Fierval, en lui donnant la main.*) Qu'il est heureux pour moi, belle dame, de vous retrouver encore!.... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

DURVILLE.

OBLIGÉ de répondre, de rire, de les provoquer, pour ainsi dire, à la joie, quand je me sens déchiré. (*On entend la musique.*) J'entends la musique. Les voilà qui dansent, qui

jouent. Fort bien, mes amis; amusez-vous. Bien, ma femme; soyez toute glorieuse de l'éclat de votre fête, tandis que moi... seul... à l'écart...

SCÈNE XIV.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Quelle sottise vous auriez faite de renoncer à votre fête, mon ami! c'est un coup-d'œil enchanteur, ravissant. Ces lustres, ces femmes, ces plumes, ces paillettes éblouissantes.... Votre salon ressemble à un ballet de l'opéra. Voilà une fête qui vous fera beaucoup d'honneur.

DURVILLE.

Oh! oui, beaucoup, je le crois. Parlons de notre affaire.

DUHAUTCOURS.

Eh bien! notre affaire, elle est sûre; nos amis sont prêts, tous les rôles sont distribués. J'ai fait dresser l'acte sous mes yeux, et demain matin...

DURVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr, mon ami, que nous soyons en règle?

DUHAUTCOURS.

Parfaitement en règle, mon cher; dieu merci, je sais mon métier, et nous leur faisons un si beau sort: combien y a-t-il de gens qui voudraient trouver vingt pour cent de leurs créances.

DURVILLE.

Et ce malheureux Valmont, qui me force pour ainsi dire, de prendre vingt mille francs qu'il place chez moi.

DUHAUTCOURS.

En vérité! quand je vous ai dit que cette fête allait doubler votre crédit.

DURVILLE.

Oh! je vais lui rendre...

DUHAUTCOURS.

Gardez-vous-en bien; vous feriez soupçonner... Il les per-

drait au jeu. C'est vous seul que je crains, mon cher Durville. Vous n'avez pas de force de caractère, de fermeté. Et ceux qui ont acheté, revendu, centuplé leurs capitaux; et ceux qui prêtent sur des gages qu'ils vendent, qui ne vivent que de pots-de-vin sur les marchés, et les caissiers qui font valoir, et les dépositaires qui s'enrichissent; et ceux qui ont remboursé avec des assignats! eh bien! tous ces gens-là ont fait leurs opérations avec une sécurité de conscience que vous devriez avoir. Songez que vous recevez ce soir vos amis.

DURVILLE.

Allons, puisque le sort en est jeté... Mais ne restons pas plus long-temps ensemble.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, M.me DURVILLE.

M.me DURVILLE.

Ah! mon ami, que viens-je d'apprendre? Est-il vrai que vous éprouviez des malheurs assez grands pour ressentir de la gêne dans vos négociations?

DURVILLE.

Qu'est-ce donc? qui vous a dit?...

M.me DURVILLE.

Personne; mais j'ai cru entendre circuler des mots défavorables: on a l'air de me plaindre. La présence même de Monsieur paraît redoubler les inquiétudes.

DUHAUTCOURS.

Ma présence? En vérité, c'est trop plaisant.

DURVILLE *à Duhautcours.*

Eh bien! ma fête double-t-elle mon crédit?

DUHAUTCOURS.

Ah! le moyen commence à devenir usé.

M.me DURVILLE.

De grâce, rassurez-moi; quelles que soient vos infortunes, croyez que je saurai les supporter.

DURVILLE.

Eh ! mais, mon dieu ! quel éclat vous faites ! quelles alarmes ! Voulez-vous chasser toute la société ? Je voulais éviter cette fête. Vous avez tenu à vos idées ; maintenant sachez vous contenir.

DUHAUTCOURS.

M. Durville a raison ; d'abord il est certain que Madame n'a rien à craindre.

DURVILLE.

Notre séparation de biens ne vous met-elle pas à couvert ?

DUHAUTCOURS.

Si, après cela, M. Durville est forcé par des causes majeures de transiger avec ses créanciers....

M.me DURVILLE.

Transiger avec vos créanciers ! Eh ! mais, mon ami, c'est une faillite !

DUHAUTCOURS.

Que voulez-vous ? Les débiteurs ne paient pas.

DURVILLE.

Vous-même, vous m'amenez cette M.lle Delorme.

M.me DURVILLE.

En êtes-vous donc réduit à cette extrémité ? N'est-il aucun moyen de conserver votre honneur ?

DURVILLE.

Mon honneur !

DUHAUTCOURS.

Croyez-vous donc qu'il soit compromis, parce que Durville est malheureux ?

DURVILLE.

Est-ce ma faute, si de tous côtés j'éprouve des pertes affreuses ?

DUHAUTCOURS.

Que Madame me permette une seule petite réflexion. Voyez autour de nous dans la société, Cléon, Damis, Sainville, Monval et tant d'autres : sont-ils déshonorés par leur infortune ? Ne sont-ils pas accueillis, fêtés, recherchés ? Pourquoi ? C'est que le malheur a des droits sacrés, et qu'on respecte en eux l'honorable adversité.

DURVILLE.

Cessez donc, Madame, de me gratifier de votre pitié, et de craindre pour mon honneur.

M.me DURVILLE.

Pardon, mon ami, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais le mot de faillite est bien cruel, et je tremble que le monde....

DURVILLE.

Mais ma justification est toute prête.

DUHAUTCOURS.

Sans doute; l'actif est infiniment supérieur au passif.

M.me DURVILLE.

En ce cas, pourquoi prendre un parti si déterminé? Demandez des délais.

DUHAUTCOURS.

Des délais! y pensez-vous, Madame? Il faudrait toujours finir par payer; et payera-t-on, Monsieur?

DURVILLE.

Point d'inquiétude, ma bonne amie. Tenez, les femmes doivent s'en rapporter à leurs maris; sur-tout gardez-vous de laisser paraître le moindre trouble pendant la fête que nous donnons.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M.me FIERVAL.

M.me FIERVAL.

EH! mais, mon dieu! que devenez-vous donc, mes amis? Comment! vous donnez une fête, et vous vous éclipsez! Auriez-vous des chagrins, mon cher Durville?

DURVILLE.

Aucuns, Madame, aucuns; je ne fus jamais d'une humeur plus gaie, jamais plus disposé à bien recevoir ma société; n'est-il pas vrai, ma chère amie?

M.me FIERVAL.

A la bonne heure; pour moi, je suis dans un chagrin épou-

vantable. Ce petit sot de Précour, que je persécute pour prendre une place.... Il s'assied; du premier coup il a un brelan; il emporte tout mon argent, et il fait Charlemagne. J'ai recours à vous, mon cher Durville, il faut que je prenne ma revanche, et que vous me prêtiez de l'argent.

DURVILLE.

Comment donc, Madame, ordonnez, je vous en prie; je vais mettre quelques rouleaux sur la cheminée, une carte, un crayon; que tous mes amis prennent et s'inscrivent tant qu'il y en aura.

DUHAUTCOURS.

C'est un homme d'or que M. Durville. Puisqu'il en est ainsi, je veux risquer une cave à la bouillotte. (*Il donne la main à M.me Fierval.*)

M.me DURVILLE.

Que je m'en veux d'avoir provoqué cette fête !

DURVILLE *à sa femme, prenant un air gai.*

Allons, Mesdames, livrons-nous à la gaîté qu'inspire une aussi aimable réunion.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÊPON, MARASCHINI.

CRÊPON.

Ce que vous m'apprenez-là est-il possible, M. Maraschini ?

MARASCHINI.

Vous n'avez pas voulu me croire hier au soir, M. Crêpon, et nous perdons tout ce matin.

CRÊPON.

Et c'est M. Durville qui vous a donné lui-même la nouvelle !

MARASCHINI.

Oui, Monsieur, il a déposé son bilan ce matin : banqueroute réglée. C'est une suite de malheurs qui ne finissent plus : des corsaires qui ont été pris par les Anglais; des banqueroutes qui ont précédé la sienne.

CRÊPON.

Oui, des friponneries, des infamies, des horreurs; mais, morbleu ! cela ne se passera pas comme cela.

MARASCHINI.

Quand je vous dis que nous autres qui figurons dans les fêtes, nous sommes toujours les précurseurs des accidens.

CRÊPON.

Qu'il fasse perdre tous ceux qui ont spéculé avec lui, cela m'est fort égal; mais d'honnêtes marchands, d'honnêtes entrepreneurs comme nous, cela ne se peut pas; nous devons avoir un privilége.

MARASCHINI.

Ah ! bien oui, un privilége pour des glaces et des gazes ! ah !

par Saint-Marc, cela ne finira-t-il pas? Voilà la douzième en un an, et l'on s'étonne qu'on fasse payer cher ceux qui paient. M. Fiammeschi est allé tenter un dernier effort.

CRÉPON.

Il n'en obtiendra rien; c'est un huissier qu'il faut employer.

MARASCHINI.

Patienza! M. Crêpon, il ne faut rien précipiter!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FIAMMESCHI.

MARASCHINI.

En bien! M. Fiammeschi?

FIAMMESCHI.

Niente, absolument, niente; mais, M. Durville, sentez donc la position où je me trouve. Ah! mon cher Fiammeschi, je suis encore plus malheureux que vous... Bref, beaucoup de politesses; mais de l'argent, point; et il a fini par me prier de me trouver à une heure à l'assemblée des créanciers, et il m'a chargé de vous y inviter, il desire que vous fassiez entendre raison aux autres, et qu'on accepte les arrangemens qu'il doit proposer.

CRÉPON.

Ah! oui, qu'il s'en rapporte à nous; il est temps de faire un exemple, et pour la sûreté du commerce, il faut poursuivre rigoureusement....

MARASCHINI.

Ses arrangemens! quels peuvent-ils être? Des centimes pour des francs. Mais enfin, cet homme a des biens, un mobilier superbe.

CRÉPON.

Il faut tout faire saisir, point de pitié.

FIAMMESCHI.

Eh! non, désabusez-vous. Tous ces biens, tous ces meubles, ce n'est pas à lui.

MARASCHINI.

Et à qui donc?

FIAMMESCHI.

A sa femme; et, comme cela se pratique, séparation de biens entre le mari et la femme.

MARASCHINI.

Ah! mon dieu! ce Duhautcours n'oublie rien quand il se mêle d'une affaire.

CRÉPON.

Qu'est-ce que vous dites donc? Séparation de biens entre le mari et la femme. Ah! mes amis, je suis sauvé!

MARASCHINI.

Eh! comment donc, s'il vous plaît?

CRÉPON.

Des rubans, du crêpe, des fleurs, du rouge et des ridicules; ce n'est pas pour Monsieur, je crois. Il est bien clair que je n'ai affaire qu'à Madame.

MARASCHINI.

Mon cher Fiammeschi, est-ce que nous ne pourrions pas faire passer vos lampions et mes glaces sur le compte de Madame?

FIAMMESCHI.

Ah! oui, avec des fripons comme ceux-là!

CRÉPON.

Des fripons! ah, c'est trop fort, M. Fiammeschi. J'ai toujours connu M. Durville pour un très-galant homme; j'aime à croire qu'il n'est que malheureux.

FIAMMESCHI.

Fort bien, prenez sa défense, M. le marchand de modes, qui n'avez à faire qu'à Madame.

CRÉPON.

Croyez, mes bons amis, que je ne suis animé que du desir de vous être utile. Mais tenez, la colère ne mène à rien; vous avez dû l'éprouver dans plus d'une occasion semblable. J'ai un conseil à vous donner: prenez ce qu'il vous offrira; c'est toujours autant de gagné. Mille pardons si je vous quitte; faites vos

affaires avec M. Durville; je vais faire arrêter mon mémoire par Madame. (*Il sort.*)

SCENE III.

FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Qu'en dites-vous, M. Fiammeschi? Tant qu'il se croit perdu avec nous, il nous conseille de poursuivre avec vigueur; quand il se voit sauvé, il nous engage à la résignation. Lequel des deux conseils suivrons-nous?

FIAMMESCHI.

Le premier. Unissons-nous, M. Maraschini; mettons-nous en règle, et venons en force à l'assemblée des créanciers.

MARASCHINI.

J'apperçois M. Duhautcours. Quand je vous ai dit que c'était lui qui machinait tout cela.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Eh! bonjour, hommes à talens, hommes charmans, aimables gens; vous nous avez donné hier une fête... une fête divine. Parbleu, je me propose d'en donner une incessamment, mais plus modeste; il me faudra seulement de la galanterie, de l'esprit, de la grace. J'espère bien m'adresser à vous.

MARASCHINI.

Argent comptant, M. Duhautcours, et vous pouvez disposer de nous.

FIAMMESCHI.

Sortons, M. Maraschini; ma tête se monte; je me ferais justice à moi-même avec ce fripon qui l'est encore plus que l'autre. Au revoir, M. Duhautcours; nous nous trouverons à l'assemblée des créanciers à une heure. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

DUHAUTCOURS.

C'est unique comme tous ces gens-là ont l'air de m'en vouloir ! Qu'ils ne s'avisent pas de faire les méchans, ou s'il leur prend fantaisie de manquer à leur tour, ils ne me trouveront plus. J'ai fait avertir Durville ; nous n'avons pas de temps à perdre, et j'ai une autre affaire que je dois entamer ce matin. Ah ! le voilà.

SCENE VI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Ah ! c'est vous, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Allons, mon ami, voici l'instant du courage. Tenez-vous ferme.

DURVILLE.

Je viens déja d'essuyer un rude assaut avec ce pauvre Fiammeschi ; qu'il m'en a coûté de ne pas lui donner d'argent !

DUHAUTCOURS.

Bon ! ce sont bien ces gens-là qu'il faut plaindre ; ils gagnent plus que vous et moi.

DURVILLE.

Vous serez présent à l'assemblée ?

DUHAUTCOURS.

Parbleu ! Ah ! çà, il est bien convenu que je ne fais paraître que trois de nos amis : il faut entrainer, mais non pas effaroucher. L'homme d'affaires chargé de la rédaction de l'acte, et deux autres, garçons intrépides et dévoués. Mais dites-moi donc, ce petit marchand qui demeure dans votre maison ?...

DURVILLE.

Delorme ?

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce que c'est que cet homme là ?

DURVILLE.

Un pauvre diable à qui j'en veux beaucoup. Mais pourquoi cette question ?

DUHAUTCOURS.

Je viens de le rencontrer tout-à-l'heure, et il était avec un homme d'une figure.... une espèce de voyageur qui avait l'air d'arriver à l'instant ; il ne m'est pas revenu du tout cet homme là.

DURVILLE.

Et qu'importe !

DUHAUTCOURS.

C'est que ce diable d'homme avait un air de gravité, de brusquerie.... et comme je passais auprès d'eux, ils m'ont regardé avec un air de mépris.... oui, de mépris. Vous sentez bien que je suis au-dessus de cela.

DURVILLE.

Parbleu ! il sied bien à M. Delorme de prendre ces grands airs avec mes amis, quand il est mon débiteur, quand j'ai eu pour lui tous les égards....

DUHAUTCOURS.

Et puis cet individu, cet étranger a élevé la voix, et a dit à Delorme, probablement pour que je l'entendisse : soyez tranquille, mon ami, je me charge de votre affaire ; il faudra bien qu'on vous accorde du temps ; et tenez, les voilà tous les deux.

DURVILLE.

Ah ! oui, je suis bien en humeur de l'écouter.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRANVAL, DELORME.

DURVILLE.

QUE veut M. Delorme ? vient-il encore ?...

DELORME.

Il me semble, Monsieur, que depuis hier, j'ai assez exprimé

DURVILLE.

Les malheurs, les pertes, les circonstances m'ont forcé à prendre un parti cruel.

FRANVAL.

Plaît-il ?

DURVILLE.

J'ai déposé mon bilan aujourd'hui.

DELORME.

Ah ! mon Dieu !

FRANVAL.

Ah ! ah ! en voici bien d'une autre. Vous avez déposé votre bilan ?

DUHAUTCOURS.

Oui, monsieur, notre bilan est déposé. C'est le bruit public à présent. Il est étonnant que vous l'ignoriez.

DURVILLE.

Personne ne souffre plus que moi de cette affreuse calamité.

FRANVAL.

Eh bien, remerciez-moi donc, mon cher Delorme, d'avoir fait le voyage pour vous. C'est plutôt à moi à vous remercier ; sans votre accident, je restais à Marseille, et monsieur que voilà arrangeait si bien ses affaires, que je perdais mes cinquante mille francs.

DELORME.

Quel malheur pour vous !

FRANVAL

Corbleu !... j'allais me fâcher, cela ne me vaut rien. Ah ! vous avez déposé votre bilan. En voilà donc encore une ; ce qui m'en plaît, c'est que cela ne vous a pas empêché de donner une fête superbe hier.

DUHAUTCOURS.

C'est une nouvelle affreuse qui nous est arrivée ce matin, un coup de foudre.

FRANVAL.

Pauvres gens ! un coup de foudre, cela arrive toujours comme cela. Je ne vous reprocherai pas non plus d'avoir, au moment où vous alliez manquer vous-même, poursuivi avec acharne-

ment un débiteur malheureux qui ne vous demandait que du temps, sans aucun sacrifice dont il eût à rougir. Vous me répondriez que c'est précisément ce qui prouve la nécessité de votre opération.

DUHAUTCOURS.

En effet, comment payer nos créanciers, quand nos débiteurs ne nous payent pas?

FRANVAL.

C'est tout simple. Un seul mot, honnête et malheureux Durville; on verra ce bilan. Avez-vous bien pris toutes vos précautions? Avez-vous bien clairement détaillé toutes les pertes, toutes les spéculations malheureuses dont vous êtes la victime?

DUHAUTCOURS.

Nous sommes en règle, Monsieur.

FRANVAL.

Je n'en doute pas. Par conséquent, il sera facile de suivre la trace des cinquante mille francs que vous avez touchés en mon nom. Les paiemens que vous avez faits sont authentiques et clairs.

DURVILLE.

Monsieur, mon homme d'affaires doit être ici à une heure; il vous rendra tous les comptes que vous desirez.

DUHAUTCOURS.

J'observerai à Monsieur, que c'est à la masse que le compte doit être présenté, et que s'il fallait rendre raison à chacun en particulier, on n'en finirait pas. Comme disait M. Durville, nous avons une assemblée de créanciers à une heure, ici.

FRANVAL.

A mon tour, Monsieur, je vous dirai que je n'ai pas besoin des observations d'un inconnu.

DUHAUTCOURS.

Je ne suis pas un inconnu; je suis l'agent de Monsieur, et de plus son créancier comme vous.

FRANVAL.

Son créancier!... Et c'est vous qui le justifiez...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'avant tout je suis son ami; c'est que je crois à ses

malheurs, comme à sa probité, et que j'ai pris l'habitude de me regarder comme très-heureux quand je peux, dans un moment comme celui-ci, sauver un quart, ou un cinquième de mes fonds.

FRANVAL.

Je vous félicite, Monsieur, de faire des opérations assez avantageuses pour y perdre impunément les trois quarts de vos avances; mais moi, qui n'ai pas encore pris cette habitude-là...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE.

AUGUSTE.

QUE viens-je d'apprendre, mon oncle, serait-il vrai? Vous suspendez vos paiemens. Vous manquez?

DURVILLE.

Hélas! il n'est que trop vrai, mon cher neveu.

AUGUSTE.

Cela ne se peut pas, mon oncle; vous avez de quoi faire face à tous vos engagemens.

FRANVAL.

Ah, ah!

DURVILLE.

Et d'où sauriez vous?...

AUGUSTE.

Je le sais. N'est-ce pas moi qui suis chargé de toute votre correspondance? Hier encore, je me félicitais de la situation de vos affaires.

DUHAUTCOURS.

Oh! l'imbécille jeune homme!

FRANVAL.

Et que diable aussi, pourquoi ne lui faites-vous pas sa leçon, mon confrère le créancier?

DURVILLE.

Croyez-vous donc être dans la confidence de toutes mes opérations?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute ; c'est à un jeune étourdi comme vous, que M. Durville ira confier des entreprises délicates.

FRANVAL.

Fi donc! vous êtes trop jeune, mon ami, trop ingénu pour qu'on vous emploie dans des opérations délicates, comme dit Monsieur.

DURVILLE.

Ah ! mon neveu, si vous connaissiez le malheur affreux dont je viens de recevoir la nouvelle.

AUGUSTE.

Un malheur! en est-il un seul qui puisse vous réduire à cette extrémité? C'est une honte dont vous ne vous couvrirez pas.

DUHAUTCOURS.

Il va tout perdre.

DURVILLE.

Monsieur, quel ton singulier prenez-vous donc avec moi ?

AUGUSTE.

Quelles mesures aurais-je encore à garder? Ne suis-je pas votre neveu, votre ami ?...

FRANVAL.

Il a du feu, le jeune homme.

DELORME.

C'est ce neveu de M. Durville.

FRANVAL.

Dont ta fille m'a déja parlé ; un sujet qui s'annonce fort bien. Je t'en félicite pour ma filleule. Messieurs, j'en suis fâché pour vous ; mais plus ce jeune homme m'inspire d'estime et de confiance, plus il me donne mauvaise opinion de vous.

DELORME.

Franval, M. Durville m'a fait bien du mal ; mais jusqu'ici je n'ai jamais douté de sa probité ; loin de l'accuser, je le plains d'être entouré de conseillers perfides et méchans.

DUHAUTCOURS.

Trop honnête ; c'est à moi que ceci s'adresse.

DURVILLE.

Il ne me manquait plus que la pitié de M. Delorme.

DELORME.

Non, M. Durville n'est point un mal-honnête homme.

FRANVAL.

Mais il va peut-être le devenir ; c'est un service à lui rendre que d'empêcher sa première sottise. Je m'en charge. A une heure ici, l'assemblée des créanciers. Sans adieu, Messieurs. Touchez-là, jeune homme. Ta fille n'avait pas tort de me faire l'éloge d'Auguste : c'est votre nom, je crois. Vous êtes un brave. Je ne m'en dédis pas, Delorme; je me charge de ton affaire auprès de tes créanciers. Mes cinquante mille francs ne sont pas encore perdus. (*Il sort.*)

AUGUSTE, *le suivant.*

Ah ! Messieurs ; mon cher Delorme, c'est vous que j'implore. Que M. Franval ne précipite point ses démarches.

DELORME.

Vous m'avez trop bien servi dans mes malheurs pour que les vôtres me soient étrangers.

SCENE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, AUGUSTE.

DUHAUTCOURS.

Tout ceci ne m'épouvante pas ; mais à quelque prix que ce soit, éloignez votre neveu.

DURVILLE.

Vous avez raison, il nous perdrait.

AUGUSTE, *revenant à son oncle.*

Mon oncle, au nom de tout ce que vous avez de cher, pour votre intérêt, pour votre gloire, abjurez un projet aussi honteux. Je suis jeune, j'aurai quelque fortune, disposez de moi ; tout ce que je puis espérer, tout ce que je puis acquérir par mon travail, par mon industrie, je le consacre à vous sauver l'honneur.

DURVILLE, *avec dureté.*

Monsieur.... (*se radoucissant.*) Eh! mon cher neveu, crois-tu que je ne souffre pas plus que toi?...

DUHAUTCOURS.

Quelqu'injurieux soupçons que vous ayez pu concevoir sur mon compte, je vous rends justice, Monsieur; j'apprécie des sentimens aussi délicats. Croyez-vous qu'en véritable ami de M. Durville, je n'aie pas cherché avec lui les moyens?... Mais la nécessité...

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des ressources? Ne pouvez-vous obetnir du temps?

DURVILLE.

Impossible; des lettres-de-change, des paiemens déja retardés. Tout m'accable à-la-fois.

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des amis?

DURVILLE.

Des amis! oui, il en est un sur-tout, l'honnête et riche Forlis. Vingt fois il a desiré l'occasion de m'obliger.

DUHAUTCOURS.

Un homme sûr. Je le connais, il vous tiendra parole.

AUGUSTE.

Eh bien!

DURVILLE.

Il est absent.

DUHAUTCOURS.

A sa campagne; je la connais. Un séjour délicieux. (*à part.*) Bien trouvé.

DURVILLE.

A cinq lieues de Paris.

DUHAUTCOURS.

Quitter Paris, cela aurait l'air d'une fuite.

AUGUSTE.

Un mot de votre main, et j'y vole.

DUHAUTCOURS.

Ecrivez, écrivez.

DURVILLE *s'asseyant et écrivant.*

Eh bien ! soit.

AUGUSTE.

Je vous rapporte la réponse avant la fatale assemblée ; vous la retardez jusqu'à mon retour.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, nous la retardons. (*A part.*) Nous l'avançons, au contraire.

DURVILLE, *toujours écrivant.*

(*A part.*) Qu'il m'en coûte de le tromper !

DUHAUTCOURS, *à Auguste.*

Si vous saviez combien je vous estime, brave jeune homme ; mais ne soyez donc pas si prompt à soupçonner les gens. Eh ! mon dieu ! dans tout ceci, nous ne voulons que l'avantage de tout le monde !

DURVILLE, *remettant la lettre à son neveu.*

Tiens, ne perds pas de temps : de mon côté je vais....

DUHAUTCOURS.

Oui, nous allons frapper à toutes les portes. Je commence à être un peu plus tranquille : tout ira bien. Votre oncle va donner ses ordres pour qu'on vous selle un cheval. Bon voyage, mon jeune et intéressant ami ; venez, mon cher Durville.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

AUGUSTE.

Je pars.... Mon oncle ne peut pas me tromper : non, il ne le peut pas ; et ce Duhautcours lui-même, je l'ai jugé peut-être trop sévèrement.

SCÈNE XI.

AUGUSTE, M.lle DELORME.

M.lle DELORME.

C'est vous, M. Auguste, je vous cherchais. Vous me voyez dans une ivresse, dans un ravissement. M. Franval est arrivé,

les affaires de mon père prennent une excellente tournure. Il me tardait de vous faire partager ma joie.

AUGUSTE.

Je la partage bien sincèrement, Mademoiselle; mais permettez....

M.lle DELORME.

Eh ! mais, mon dieu ! qu'avez-vous donc? Vous m'inquiétez....

AUGUSTE.

Ah ! Mademoiselle, je le vois, vous ignorez le cruel évènement....

M.lle DELORME.

Quel évènement?

AUGUSTE.

Pardon, il faut que je vous quitte....

M.lle DELORME.

Un seul mot, expliquez-moi....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M.me DURVILLE.

M.me DURVILLE.

Vous voilà, Auguste, ma bonne voisine, vous me voyez dans une inquiétude.... M. Durville a eu beau chercher à me rassurer hier, me parler de cette séparation de biens....

AUGUSTE.

Ah ! ma tante, renoncez à cette séparation officieuse, à cette précaution funeste. Tous les biens ne sont-ils pas à mon oncle? N'appartiennent-ils pas à ses créanciers ? Mais je n'ai pas un instant à perdre, je pars, et j'espère encore.... Ma tante, réfléchissez au conseil que je vous donne. (*A M.lle Delorme en sortant.*) Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE XIII.

M.me DURVILLE.

Oui. Mon neveu a raison; plût au ciel que M. Durville eût toujours suivi ses conseils!

SCÈNE XIV.

M.mes DURVILLE, FIERVAL et VALBELLE.

M.me FIERVAL.

Nous voilà, vîte, vîte, partons.

M.me VALBELLE.

Eh ! quoi, ma chère amie, vous n'êtes pas prête?

M.me FIERVAL.

Eh ! mon dieu ! dépêchez-vous donc, nous n'arriverons jamais assez tôt.

M.me VALBELLE.

Il y a déja un monde sur la route du bois de Boulogne.

M.me FIERVAL.

Et il fait un temps superbe.

M.me VALBELLE.

Oh ! nous allons passer une matinée délicieuse.

M.me DURVILLE.

Excusez-moi, Mesdames; mais il m'est impossible.... Dans la situation où je suis, je ne me sens pas bien. Mille pardons, encore une fois; mais il faut que je vous quitte. Ne m'abandonnez pas, ma chère voisine. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

M.me FIERVAL, M.me VALBELLE.

M.me VALBELLE.

Y concevez-vous quelque chose?

M.me FIERVAL.

Mais c'est d'une impolitesse !

M.me VALBELLE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison.

M.me FIERVAL.

Est-ce que la nouvelle qu'on m'a dite hier sur M. Durville aurait quelque fondement?

M.me VALBELLE.

Eh quoi donc ?

M.me FIERVAL.

Ah ! des choses affreuses, horribles !

M.me VALBELLE.

En vérité, et qu'est-ce donc, bon dieu ! ma chère amie ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT.

VALMONT.

AH ! Mesdames, votre valet de tout mon cœur. Vous voyez que je suis exact au rendez-vous. Où est donc M.me Durville ?

M.me FIERVAL.

Elle nous a laissés tout-d'un-coup; elle ne vient pas avec nous.

VALMONT.

Et pourquoi donc ?

M.me FIERVAL.

Vous ne savez donc rien ? On me l'avait dit tout bas hier à l'oreille ; je ne voulais pas le croire. Durville est ruiné.

M.me VALBELLE.

Ruiné !

VALMONT.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

M.me FIERVAL.

Il a fait de mauvaises affaires ; il va manquer.

VALMONT.

Ah ! mon dieu ! et mes vingt mille francs ! Mille pardons, mesdames ; mais une affaire importante ne me permet pas de vous accompagner. Je cours chez mon avoué. Ce serait une friponnerie... Votre valet de tout mon cœur. J'aurais bien mieux fait de les risquer au jeu. Au désespoir, mesdames.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

M.me FIERVAL, M.me VALBELLE.

M.me VALBELLE.

Eh bien ! il nous laisse-là ; eh mais, écoutez donc, écoutez donc. La tête tourne-t-elle à tout le monde ?

M.me FIERVAL.

Qu'en dites-vous, ma chère amie ? mais cela commence à devenir plaisant : il faudra que nous allions toutes seules à Bagatelle.

M.me VALBELLE.

Cette pauvre petite M.me Durville.

M.me FIERVAL.

Ah ! cela me fait un mal.

M.me VALBELLE.

C'était une si bonne petite femme !

M.me FIERVAL.

Elle se mettait si bien.

M.me VALBELLE.

Cela va gâter toute ma matinée ; cependant il faut bien prendre notre parti. On nous attend.

M.me FIERVAL, *en s'en allant.*

Oui sans doute ; mais c'est affreux en vérité.

M.me VALBELLE, *en s'en allant.*

Je reviendrai la voir, la consoler.

M.me FIERVAL.

Vous ferez bien. Il ne faut pas abandonner ses amis dans le malheur. Allons à Bagatelle.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF.

DUHAUTCOURS.

Or çà, vous savez vos rôles, le moment approche, recordons-nous. (*A Ledoux.*) Toi, tu es l'homme chargé de rédiger l'acte, un de ces parasites de palais qui se font appeler hommes de loi, comme jadis les laquais s'appelaient bourgeois de Paris. Tu lis ton papier : à toutes les questions, à tous les reproches qu'on te fait, tu ne réponds autre chose, sinon que tu as été mandé pour préparer un Contrat d'union, et que tu es absolument étranger aux intérêts des parties... Froid, impudent et laconique, voilà ton personnage.

LEDOUX.

C'est entendu.

DUHAUTCOURS, *à Prudent et à Graff.*

Vous autres, vous êtes deux créanciers ; je vous ai expédié vos titres. (*à Graff.*) Toi, un gros négociant important, suffisant, tu as beaucoup d'humeur d'abord, tu suis la colère des autres ; tu te consultes, tu t'appaises, tu signes le premier, et dans ta colère comme dans ta résignation, tu ne laisses échapper que des monosyllabes.

GRAFF.

Que des monosyllabes !

DUHAUTCOURS, *à Prudent.*

Toi, tu me ferais quelque bévue. Tu es sourd.

PRUDENT.

Ah! je suis sourd ?... J'étais bègue l'autre fois.

DUHAUTCOURS.

Tu es sourd aujourd'hui. Voilà un cornet à l'aide duquel

tu n'entends rien, même quand on crie; tu prends l'acte, tu le lis attentivement, tu balances, et tu signes après Graff. Point de confusion; point de fausse démarche, point de bavardage. C'est Durville que je crains le plus; aussi incertain dans le mal que dans le bien. L'arrivée de ce Franval l'a tout-à-fait déconcerté. Je tremble qu'il ne lui survienne quelque retour de vertu. L'assemblée sera chaude. (*Appelant.*) Écoute, toi Michel, (*un valet entre*) tu te tiendras à cette porte. Dès que tu entendras disputer dans ce sallon, ne manque pas d'accourir tout effrayé, annonce à Durville qu'il vient de prendre à sa femme un évanouissement; il te suivra, et je reste maître du champ de bataille. (*le valet sort.*) J'entends du bruit; voilà nos gens: allons, Messieurs, attention à vos rôles, et méritez l'honneur que je vous fais en vous employant dans des affaires difficiles.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS, *allant au-devant d'eux.*

DONNEZ-VOUS la peine d'entrer Messieurs; M. Durville va paraitre dans l'instant. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MARASCHINI.

Nous asseoir!... Il est poli.

DUHAUTCOURS.

Voilà un siége, M. Graff.

GRAFF.

Mille remercimens, M. Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Vous restez debout, M. Fiammeschi.

FIAMMESCHI.

Oui, Monsieur, c'est mon habitude. (*A Maraschini.*) Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Graff, comme il l'appelle?

MARASCHINI.

Un de ses bons amis qui fait son état d'être créancier; je le parierais, sans le connaître.

FIAMMESCHI.

Vous croyez ?... Il a l'air d'un saint.

DUHAUTCOURS.

C'est une circonstance bien fâcheuse qui nous rassemble, Messieurs.

GRAFF.

Ah! certainement, bien fâcheuse ?

DUHAUTCOURS.

Qui se serait douté hier, M. Fiammeschi, pendant qu'on admirait votre feu d'artifice, que ce matin nous nous trouverions ici comme créanciers de M. Durville?

MARASCHINI.

Créancier, vous!

DUHAUTCOURS.

Hélas! oui, mon cher Maraschini, j'y suis comme vous, et c'est dur pour moi qui ne suis pas avancé; eh bien, je n'ai pas eu le courage d'en vouloir à Durville. Il avait un air si pénétré... Oh! cet évènement-ci le tuera; et sa femme... En vérité, cela tire les larmes des yeux.

GRAFF.

Cependant, il est bien cruel de perdre.

FIAMMESCHI.

Eh bien! entendez-vous quelque chose à cet homme-là? Le voilà qui pleure à présent.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, ces évènemens-là sont faits pour inspirer des réflexions... Quand on pense à l'instabilité des fortunes, on est tenté d'aller s'enfuir dans un désert. Car il est incroyable... Ah! voilà M. Durville.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DURVILLE.

DURVILLE.

MESSIEURS, j'ai bien l'honneur.... Vous voyez un homme désespéré.

DURAUTCOURS.

Mon ami, j'ai dit à ces Messieurs tout ce qu'il était possible... Nous voilà, je crois, tous à-peu-près rassemblés.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, M. Franval n'est pas ici.

DURAUTCOURS.

C'est sa faute, il a été averti, il viendra; pourvu qu'il soit ici pour signer, d'ailleurs.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT.

VALMONT.

Ah! vous voilà, M. Durville.

DURVILLE.

Ciel! Valmont.

VALMONT.

Est-il une conduite plus affreuse que la vôtre?

DURAUTCOURS.

Epargnez-le, cher Valmont; il est assez malheureux.

VALMONT.

Que je l'épargne, et les vingt mille francs que je lui ai confiés hier!

DURAUTCOURS.

Mais aussi, vous le forcez, pour ainsi dire; je sais que c'est malgré lui...

VALMONT.

Il devait donc me prévenir....

DURAUTCOURS.

De quoi? C'est ce matin que l'orage s'est déclaré.

VALMONT.

Il devait donc me les rendre à l'instant; il devait m'excepter.

DURVILLE.

Oh! je le voudrais de bon cœur!

MARASCHINI.

Mais nous ne le souffririons pas, nous autres.

FIAMMESCHI.

Non, parbleu !

VALMONT.

Pourquoi donc cela, Messieurs ? C'est une affaire de confiance de ma part.

FIAMMESCHI.

C'est égal.

VALMONT.

Il ne peut pas encore avoir employé mes vingt mille francs!

FIAMMESCHI.

Tant mieux ; ils retourneront à la masse.

GRAFI.

C'est cela. A la masse !

DUHAUTCOURS.

J'en suis désespéré pour vous, mon cher Valmont ; mais il est certain que nous avons tous autant de droits que vous.

VALMONT.

Autant de droits que moi ; cela ne se peut pas.

MARASCHINI.

Comment ! cela ne se peut pas ?

FIAMMESCHI.

Je vous trouve plaisant, Monsieur, de prétendre...

PRUDENT, *à Valmont.*

Faites-moi l'amitié de me dire, Monsieur ; de quoi s'agit-il ?

VALMONT.

Et laissez-moi donc. Est-ce que vous ne l'entendez pas, de quoi il s'agit ?

DUHAUTCOURS.

Précisément ; c'est qu'il ne l'entend pas. Il est sourd, le pauvre cher homme.

VALMONT.

Eh ! oui, je le vois, je parle à des sourds ; M. Durville, sur-tout.... Mais cela ne se passera pas comme cela, morbleu !

MARASCHINI.

Eh bien ! nous verrons ! Ah ! nos droits sont aussi sacrés que les vôtres.

GRAFF.

Aussi sacrés.

FIAMMESCHI.

Il y a toujours, comme cela, des gens qui veulent des préférences ; mais nous ne le souffrirons pas.

DUHAUTCOURS.

Doucement, doucement, Messieurs, entendons-nous.

DURVILLE.

Quel supplice !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FRANVAL.

FRANVAL.

Eh bien ! qu'est-ce, on se dispute déja ?

DURVILLE.

C'est M. Franval.

FRANVAL.

Du calme, du sang-froid, Messieurs ; les gens à qui nous avons affaire n'en manquent jamais. Nous en avons besoin pour déjouer leurs manœuvres.

GRAFF.

Oui, pour les déjouer.

MARASCHINI.

C'est cela ; chacun fera valoir ses droits à son tour.

FIAMMESCHI.

Du silence, et procédons à notre affaire.

VALMONT.

Il faut convenir qu'il est bien cruel....

DUHAUTCOURS.

Comme je vous le disais, Messieurs ; ce n'est pas sans la plus vive douleur, que M. Durville....

FRANVAL.

Il y a, sans doute, quelqu'un ici chargé de nous présenter l'état de situation de notre débiteur.

DUHAUTCOURS.

Oui, vraiment, M. Ledoux, homme de loi que voilà.

FRANVAL.

Faites, je vous prie, qu'il remplisse son ministère; ce n'est pas pour entendre les phrases de Monsieur que nous sommes réunis.

DUHAUTCOURS.

Il me semble qu'il est bien permis à l'amitié....

MARASCHINI.

Ce Monsieur-là a raison.

FIAMMESCHI.

Et ses phrases valent bien les vôtres. Un homme de mérite !

GRAFF.

En effet.... c'est juste.

DURVILLE.

Je vous sais gré de votre zèle, mon ami... mais puisqu'il déplaît à ces Messieurs. (*A Ledoux.*) Lisez, je vous prie, Monsieur, l'acte que vous avez rédigé.

LEDOUX.

C'est un simple projet. (*Lisant.*) « Par-devant les notaires » publics, etc. l'acte définitif sera par-devant notaire. Fut » présent Antoine Durville, d'une part, et.... tels et tels.... » vos noms, prénoms et qualités, etc. tous créanciers dudit » Durville; d'autre part; lequel Antoine Durville a exposé à » sesdits créanciers, que des spéculations malheureuses, des » pertes multipliées et imprévues avaient été précédemment » supportées par lui avec courage et résignation, et qu'il avait » vu s'évanouir sans se plaindre plus de la moitié de sa fortune.

MARASCHINI.

Et si vous aviez perdu la moitié de votre fortune, pourquoi donniez-vous des fêtes?

DUHAUTCOURS.

C'est style de notaire, mon cher Maraschini; n'interrompez donc pas.

LEDOUX, *continuant.*

» Mais que, 1.° les divers intérêts qu'il avait sur différens » corsaires, se trouvant anéantis par la prise desdits corsaires.

FIAMMESCHI.

Oui, style de corsaire.

LEDOUX, *continuant.*

» 2.° Que plusieurs faillites qu'il vient d'éprouver coup-sur-» coup sur les places de Vienne, Hambourg, Cadix, et autres » villes commerçantes de l'Europe, lui ayant enlevé le reste » de ses moyens, il se voit réduit à réclamer l'indulgence de » ses créanciers.

FRANVAL.

Un moment, je demande....

LEDOUX, *continuant.*

» En conséquence....

FRANVAL.

C'est tout simple, des corsaires, des faillites, des malheurs, c'est le protocole ordinaire de tous les actes de cette sorte; on en déguise les phrases, mais le fond est toujours le même.

DUHAUTCOURS.

Il est incroyable que l'on interrompe ainsi un officier public; je réclame, moi, la continuation de la lecture.

FRANVAL.

Ne vous fâchez pas, honnête homme; je demande seulement où sont les titres, les preuves, les pièces justificatives de toutes ces allégations?

FIAMMESCHI.

Voilà ce que c'est; il parle bien: et que me font à moi vos spéculations et vos corsaires? Voilà le mémoire de mes illuminations, et il me faut de l'argent.

MARASCHINI.

Comme à moi; et puisque Monsieur est un homme de justice, j'espère qu'il me fera payer.

GRAFF.

Il est certain que nous ne devons pas entrer....

VALMONT.

Vous ne me prouverez pas que mes vingt mille francs aient été placés sur vos corsaires.

PRUDENT.

On se dispute, je crois.

DUHAUTCOURS.

On vous les fournira les preuves; mais remarquez donc que ceci n'est qu'un simple projet d'acte que vous allez signer, en cas que...

DURVILLE.

Ah! mes amis, je voudrais de grand cœur vous satisfaire; mais tout ne doit-il pas être égal entre mes créanciers?

DUHAUTCOURS.

La paix, mes amis, la paix; entendons nous; point de bruit. Si l'on met le feu dans l'affaire, si l'on dispute au lieu de se rapprocher, nous perdons tout.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET.

MONSIEUR, Madame se trouve mal. Les cris qu'elle vient d'entendre lui font craindre que vous ne soyez exposé à quelque danger. Elle s'est troublée, elle s'est évanouie; elle vous appelle.

DURVILLE.

Ah! grand dieu! j'y vais. Vous voyez, Messieurs, qu'il m'est impossible de rester. Remplacez moi, mon cher Duhautcours, dans ce cruel moment. Vous connaissez mes intentions; elles sont de satisfaire tout le monde, autant que je le pourrai. Mille pardons encore une fois, Messieurs. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HORS DURVILLE.

VALMONT.

Sa femme qui se trouve mal, je le crois bien.

MARASCHINI.

Bon! elle se trouve mal comme moi ; c'est un jeu.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que de pareilles clameurs sont bien faites pour effrayer. On devrait bien au moins ménager la délicatesse et la sensibilité des femmes.

FRANVAL.

Eh Monsieur, nous savons aussi bien que vous ce que l'on doit aux femmes de ménagemens et d'égards ; mais on n'en doit pas aux fripons. Achevez votre lecture, Monsieur, voyons toute l'étendue des malheurs de M. Durville.

LEDOUX, *continuant.*

» En conséquence, ledit Antoine Durville a fait le tableau » de sa situation présente, tant en actif qu'en passif; duquel il » résulte que l'actif montant à un million neuf cent cinquante- » sept mille trois cent soixante-douze francs quatre-vingt- » dix-sept centimes...

MARASCHINI.

Mais qu'ai-je besoin de tous vos millions? C'est trois mille francs que vous me devez.

LEDOUX, *continuant.*

» Et le passif à celle d'un million....

FRANVAL.

Allons au fait. Quelles sont les propositions qu'on nous fait?

LEDOUX.

Vingt pour cent du montant des susdites créances, tant en capital qu'intérêts.

GRAFF.

Ah! vingt pour cent ; c'est trop peu aussi.

MARASCHINI.

Vingt pour cent! j'aurais vingt francs pour cent francs. J'aimerais mieux rien.

VALMONT.

Je ne signerai pas cela.

FIAMMESCHI.

Ni moi.

FRANVAL.

Vingt pour cent ! Morbleu, et vous osez, Monsieur, vous rendre l'interprète?...

LEDOUX.

Monsieur, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS, *très-vivement.*

Eh bien, oui, vingt pour cent, c'est fort dur; mais nous devons nous trouver très-heureux; car enfin combien y en a-t-il qui ne donnent que quinze, douze, cinq, ou rien; et d'après la connaissance que j'ai de ses affaires, je ne sais comment il fera pour les réaliser les vingt pour cent. Est-ce sa faute si les meilleurs banquiers de Hambourg, de Vienne et de Cadix ont cessé leurs paiemens? Est-ce sa faute si des corsaires excellens voiliers, vifs comme des oiseaux, sont maintenant dans les ports de Plimouth ou de Liverpool? Est-ce sa faute, si ses débiteurs, M. Delorme, par exemple, lui enlèvent tout son avoir? Combien ne vous citerai-je pas de créanciers qui ont accepté beaucoup moins sans mot dire; et pourquoi? C'est parce qu'on sait fort bien qu'on finit par tout perdre lorsque la justice s'empare de ces sortes d'affaires. Oui, Messieurs, c'est pour votre intérêt, pour le mien que je vous parle. Je le répète, si la chicane se mêle dans tout ceci, vos créances seront réduites à zéro, encore si vous n'en êtes pas pour vos frais. Signez donc, hâtez-vous de signer ces propositions que je soutiens loyales, et défiez-vous des boute-feux qui ne cherchent à vous séduire que pour vous tromper et pour embrouiller les affaires.

GRAFF.

Il y a du bon dans ce qu'il vient de dire.

FRANVAL.

Ne croyez pas à la colère de cet homme-là; elle est fausse, elle est calculée; il se fâche à froid, j'en réponds. Eh! quoi, il y a vingt ans que je travaille, il me faut encore travailler dix ans pour assurer un état à mes enfans, et des nouveaux venus comme ceux-ci feraient leur fortune en six mois, et au premier revers, ils en seraient quittes pour présenter un bilan imaginaire, et ruiner les vrais et honnêtes commerçans! Cela ne sera pas, croyez-moi. Quand vous devriez tout perdre avec M. Durville, pour votre honneur, pour l'honneur et la sûreté du commerce; que dis-je! pour votre intérêt particulier à vous

tous, qui avez journellement besoin de confiance et de crédit, gardez-vous de signer cet acte où tout me paraît allégué et rien prouvé : car si vous laissez passer encore celle-ci, qui vous répondra que l'impunité ne va pas les multiplier d'une manière effrayante? Vous perdrez tout aujourd'hui, mais vous vous sauverez par la suite. Mais, non, vous ne perdrez rien. La justice, la chicane, comme Monsieur l'appelle, n'est pas si âpre qu'il voudrait vous le faire croire : elle a des formes, des lenteurs salutaires dont il est vrai que des fripons adroits abusent trop souvent; mais croyez qu'ils ne triomphent que par la faiblesse et l'insouciance des honnêtes gens. Quand un homme juste et ferme a le courage et la volonté de leur tenir tête, croyez qu'il parvient facilement à les démasquer, et je serai cet homme-là, moi.

MARASCHINI.

Bien, brave homme. Je vous donnerai ma procuration.

FIAMMESCHI.

Et moi, la mienne.

DUHAUTCOURS, *d'un ton doucereux.*

Souffrez, mes bons amis, que je vous fasse entendre quelques paroles de paix. Je rends justice aux sentimens de Monsieur, ils sont purs et honnêtes; mais croyez-moi, finissez cette affaire-là. M. Durville ne craint pas l'examen sévère dont on le menace. Calculez qu'il est jeune, qu'il peut tout réparer, et que peut-être dans quelques années nous le verrons faire tout-à-fait honneur à ses engagemens. Pour le moment vous vous obstineriez en vain; le plus sûr est de signer.

GRAFF.

Ma foi, oui, je crois que vous avez raison; je n'aime pas les procès. (*Il s'approche pour signer avec Prudent, et tous deux lisent l'acte tout bas.*)

DUHAUTCOURS.

Ni moi; c'est ce qui m'a fait signer le premier.

FRANVAL.

Tu as beau changer de ton, hypocrite, tour-à-tour colère et doucereux.

DUHAUTCOURS.

Les injures ne m'ont jamais effrayé; elles ne prouvent rien

que les torts de ceux qui les disent. Ces Messieurs, en signant, répondent sans réplique à vos déclamations.

FRANVAL.

Quels sont ces gens-là?

DUHAUTCOURS.

Ce sont des gens qui vous valent bien. M. Graff, négociant, irlandais d'origine, et qui sait ce qu'on doit au malheur; à qui il est dû, par compte arrêté, quatre-vingt-deux mille francs; M. Prudent, un honnête marchand qui a le malheur d'être sourd, mais à qui il n'en est pas moins dû vingt-cinq mille trois cents livres. Qu'avez-vous à leur opposer? Voilà leurs titres. Ils sont clairs et authentiques.

FRANVAL.

Je n'ai pas besoin de les regarder; ils sont faux.

GRAFF.

Faux!

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce à dire? ils sont faux!

PRUDENT.

Je n'entends pas.

FRANVAL.

Oui, je le répète, ils sont faux. Ah! si ces créances étaient légitimes, ces gens-là signeraient-ils aussi tranquillement la perte de leur fortune? Leurs femmes, leurs enfans, ne se seraient-ils pas présentés à leur pensée? Voyez si le moindre trouble paraît sur leur physionomie.

GRAFF.

Monsieur, vous m'insultez, et je ne crois pas mériter.... Vous parlez de femme, d'enfans, je suis garçon, et ma fortune est assez conséquente, certainement, pour que je sois au-dessus d'une pareille misère.

DUHAUTCOURS *à Graff.*

Tais-toi donc.

FRANVAL.

Ta fortune! Fourbe imbécille, apprends à mieux jouer ton rôle.

GRAFF.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur? des propos ? Sachez que je ne les aime pas. Au surplus, chacun est maître de se conduire comme il l'entend. Vous êtes créancier, je le suis aussi; vous ne voulez pas signer, j'ai signé; tant mieux pour vous ou pour moi, n'est-ce pas ? Et je vous souhaite le bonjour. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, HORS GRAFF.

FRANVAL.

Choisissez donc un peu mieux vos agens.

DUHAUTCOURS.

Vaines paroles que tout cela ! C'est la majorité qui fait la loi; les trois-quarts en somme, c'est clair. Encore une fois, signez, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et après cela, nous serons les meilleurs amis du monde.

VALMONT *en signant.*

C'est une caverne, je le vois; mais il faut en finir.

FRANVAL.

Eh ! quoi ! vous aussi, vous signez ?... Mais c'est une friponnerie.

VALMONT.

Je le vois aussi bien que vous; mais que gagnerai-je à être entêté ? Des procès, des tribunaux, ma foi, non; mais cela me servira de leçon. C'en est fait, je ne place plus mon argent chez un ami. (*Il sort.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HORS VALMONT.

FRANVAL.

Et voilà les lâches qui, en composant avec les fripons, sont plus nuisibles aux honnêtes gens que les fripons eux-mêmes.

MARASCHINI.

Puisque M. Duhautcours croit que M. Durville paiera

quelque jour, je vais lui faire une bonne proposition. Moi, je lui donne ma créance pour la moitié de ce qu'elle vaut.

FIAMMESCHI.

C'est bien dur ; mais c'est égal, va pour les cinquante pour cent.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, je ferais une très-bonne opération, mais je perds déjà beaucoup moi-même ; cependant je vous donne ma parole d'honneur que si vous signez, sous quelques jours peut-être je fais votre affaire.

FRANVAL.

Et pourquoi donc feriez-vous un pareil sacrifice? Vos créances sont sacrées. On vous en refuse la moitié ; je suis moins difficile, je les prends pour la totalité.

MARASCHINI.

Vrai ?

FIAMMESCHI.

Ah ! ça, ne plaisantez-vous pas ?

FRANVAL.

Non, certes ; donnez-moi vos billets, vos mémoires, mes amis.

FIAMMESCHI.

Ah ! Monsieur, c'est trop beau ; mais tenez, vous êtes un galant homme, nous nous en rapportons à tout ce que vous ferez.

FRANVAL.

C'est à moi que vous aurez à faire, Messieurs ; si tout le monde me ressemblait, vous n'auriez pas si beau jeu. Je vous attaque tous au criminel.

PRUDENT.

Au criminel !

FRANVAL.

Ah ! ah ! vous entendez à présent, M. le sourd.

LEDOUX.

Moi, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS.

Mais, permettez donc, mes amis, M. Franval, voulez-vous afficher M. Durville ? Est-ce sa faute ? ...

MARASCHINI.

Cela ne me regarde plus.

FIAMMESCHI.

C'est à ce galant homme que vous avez à faire, il vous répondra.

MARASCHINI.

Et nous le soutiendrons ; j'ai des renseignemens exacts sur son compte et sur ses créanciers.

FRANVAL.

Vous me les donnerez.

FIAMMESCHI.

C'est lui seul qui entraine M. Durville, qui était une excellente paie.

FRANVAL.

Suivez-moi, sortons, mes amis ; au revoir, M. Duhautcours, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(*Il sort avec Maraschini, Fiammeschi et les autres créanciers.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, HORS FRANVAL, MARASCHINI ET FIAMMESCHI.

DUHAUTCOURS.

Ce Franval est un diable ; il nous perdrait, il faut un sacrifice. Mais avec sa sévère probité ; bon ! bon ! cinquante billets de caisse font faire bien des réflexions.

LEDOUX.

Mais permettez donc.

PRUDENT.

Ceci devient inquiétant.

LEDOUX.

Au criminel !

DUHAUTCOURS.

Quoi ! cela vous fait peur !

LEDOUX.

Il est fort désagréable pour un galant homme, qui gagne loyalement son argent, de s'entendre dire des choses aussi dures.

PRUDENT.

Si je n'avais été sourd, il ne m'aurait pas insulté impunément.

DUHAUTCOURS.

Votre affaire ne me devient-elle pas personnelle ? Suivez-moi, les honnêtes gens ne m'ont jamais fait peur.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRANVAL, DELORME, MARASCHINI.

FRANVAL, *une lettre à la main*

Oui, j'aime à le croire avec vous, M. Durville n'est point encore un mal-honnête homme; aussi vous voyez que je n'hésite pas à me rendre au rendez-vous qu'il demande : sa femme, son neveu méritent tout notre intérêt. C'est donc contre ce Duhautcours que nous devons réunir tous nos efforts; si nous pouvons l'écarter du Contrat d'union, M. Durville perd à jamais l'espérance de parvenir aux trois-quarts en somme.

MARASCHINI.

Eh bien ! Monsieur, tous les créanciers s'en rapportent à vous, vous êtes leur homme. Nous serons trop heureux de parvenir à être payés, grâce à un sacrifice supporté par toute la masse. Je vous l'ai dit, je connais tous les créanciers de ce Duhautcours; il y a des billets, des obligations, des lettres-de-change, des prises-de-corps; nous aurons cela pour rien.

FRANVAL.

Allez donc, mon cher Delorme, avec M. Maraschini. Je vous ai confié les fonds nécessaires; je vous connais autant d'intelligence que de probité. Tous ces gens-là dont la plupart attendent depuis dix ans, doivent être raisonnables et se trouver très-heureux.

DELORME.

Soyez tranquille, mon cher Franval, je remplirai scrupuleusement vos intentions. La faiblesse de Durville, la bonté de sa femme, la délicatesse de son neveu, méritent sans doute que nous ne négligions aucun effort pour lui sauver l'honneur, et le ramener à la probité.

MARASCHINI.

Avant une heure, vous serez content.

SCENE II.

FRANVAL, *relisant la lettre.*

« Durville a l'honneur de saluer M. Franval, et le supplie » de se donner la peine de passer chez lui dans l'instant. »
Que peut-il me vouloir? Se repentirait-il déja ?... Oui, Delorme a raison, cet homme est entraîné.... Et sans cet infâme agent....

SCÈNE III.

DUHAUTCOURS, FRANVAL.

Duhautcours, *arrivant avec empressement.*

Me voici, Monsieur.

Franval, *avec dédain.*

Ce n'est pas vous que j'attends; c'est M. Durville qui m'a écrit, et que je veux bien consentir à entendre.

Duhautcours.

M. Durville ne viendra pas, Monsieur, c'est moi....

Franval.

Vous! que me voulez-vous?

Duhautcours.

Je vois que les malheurs de Durville vous ont aigri à un point.... On ne sort pas des affaires aussi facilement que l'on voudrait. J'aime la paix, sur-tout entre mes amis.... Et vous avez développé tant d'énergie, tant de probité dans cette assemblée, que j'en crains véritablement les suites.

Franval.

Pour M. Durville, ou pour vous?

Duhautcours.

Pour l'honnête et respectable M. Franval.

Franval.

Au fait.

DUHAUTCOURS.

J'ai une proposition à vous faire.

FRANVAL.

Parlez.

DUHAUTCOURS.

C'est cinquante mille francs qui vous sont dus.

FRANVAL.

Oui, cinquante mille francs.

DUHAUTCOURS.

Je connais un homme fort riche, un honnête homme, un ami de Durville, qui est pénétré de cet événement; il me le disait encore ce matin. Il ne serait pas éloigné de venir au secours de Durville; mais il faudrait qu'on fût raisonnable.

FRANVAL.

Eh bien ! que cet honnête homme propose aux créanciers.

DUHAUTCOURS.

Aux créanciers ! ce n'est pas cela; vous entendez bien qu'il ne peut pas avoir affaire à toute la masse, mais à quelques-uns, aux honnêtes gens, à vous, par exemple.

FRANVAL.

Ah ! fort bien.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, vous trouver compris dans un arrangement comme celui-là, quand vos fonds n'ont passé entre les mains de Durville que depuis quelques jours; oh ! cela est cruel ! Je conviens qu'il est dur de voir perdre les autres, mais enfin chacun pour soi, d'abord.

FRANVAL.

C'est la morale universelle.

DUHAUTCOURS.

Ah ! mon dieu oui. Ce galant homme, cet ami de Durville, parlait donc ce matin de vous offrir....

FRANVAL.

Combien ?

DUHAUTCOURS.

Mais au lieu de vingt, trente pour cent.

FRANVAL.

Trente pour cent !

DUHAUTCOURS.

C'est bien peu, mais il faut de l'humanité. Ah ! si vous aviez vu ce pauvre Durville avant cette fatale assemblée, il vous aurait fait pitié comme à moi ; il avait un air égaré. Je tremble que cet homme-là ne se porte à quelqu'extrémité.

FRANVAL.

Trente pour cent !

DUHAUTCOURS, *à part.*

Bon ! il entre en négociation. (*Haut.*) Et si nous pouvions vous faire avoir cinquante....

FRANVAL.

Cinquante ! je perdrais vingt-cinq mille francs !

DUHAUTCOURS, *à part.*

A merveille ! (*Haut.*) Peut-être ne les perdriez-vous pas ; car enfin Durville et moi réunissant toutes nos autres ressources....

FRANVAL.

Vous pourriez me completter les trois-quarts.

DUHAUTCOURS.

Je n'oserais vous le promettre, mais nous y ferions nos efforts.

FRANVAL.

Je vous vois venir ; pour peu que j'insiste, vous allez m'offrir la totalité de ma créance.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, mais je n'ose.

FRANVAL.

Je n'en veux pas. Créancier de Durville, je dois partager le sort de tous ses créanciers ; je le partagerai, et ce court entretien achève de me prouver qu'il ne sera pas si malheureux que vous auriez voulu le rendre. Que voulez-vous ? Il y a des goûts bizarres dans le monde. Vous avez affaire à un homme qui ne veut pas de l'argent que vous lui offrez ; cela vous dérange peut-être, c'est dommage. Sans adieu, M. Duhautcours ; dites à M. Durville que j'aurai bientôt le plaisir de le voir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

DUHAUTCOURS.

Qui diable se serait imaginé que dans un siècle où tout se vend, un homme serait assez dupe pour refuser cinquante mille francs? Il a raison, j'allais les lui offrir. Allons, il faut prendre un parti; car s'il est aussi actif que ridiculement honnête....

SCENE V.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Ah! vous voilà, mon ami; eh bien! le temps se brouille. Ce Franval, ces maudits créanciers.... Il ne vous reste plus qu'une ressource....

DURVILLE.

Laquelle?

DUHAUTCOURS.

De disparaître pour laisser passer l'orage.

DURVILLE.

Que dites-vous? Fuir! abandonner ma femme!

DUHAUTCOURS.

Vous laisserez sur votre secrétaire un billet qui la tranquillisera; il circulera des bruits de désespoir, de suicide; vos affaires s'arrangeront, et vous reparaîtrez.

DURVILLE.

Fugitif! déshonoré! sans amis!

DUHAUTCOURS.

Songez donc que je vous accompagne.

DURVILLE.

Non. Je ne fuirai pas.

DUHAUTCOURS.

Qu'allez-vous faire ?

DURVILLE.

Je ne sais encore ; mais je ne fuirai pas. Vous m'avez poussé sur le bord de l'abyme, mais vous ne m'entraînerez pas avec vous. Je reste.

DUHAUTCOURS.

Mais pensez donc....

DURVILLE.

Laissez-moi. J'ai eu la faiblesse de vous écouter ; je me suis interdit le droit de vous faire des reproches ; mais c'est vous qui m'avez perdu.

DUHAUTCOURS, *à part.*

Oui dà, M. Durville, je m'y attendais. Un beau mouvement de remords, et vous vous tirerez d'affaire en me sacrifiant ; non pas, s'il vous plaît. (*Haut.*) Ainsi, vous vous décidez à payer ?

DURVILLE.

Oui ; je paierai tout.

DUHAUTCOURS.

Vous paierez tout.... Vous ferez bien, et je suis enchanté pour ma part....

DURVILLE.

Pour votre part ?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, j'y gagne.

DURVILLE.

Comment ?

DUHAUTCOURS.

Ne suis-je pas votre créancier ?

DURVILLE.

O ciel !

DUHAUTCOURS.

D'une somme assez considérable. Je me contentais de vingt pour cent, j'aurai tout.

DURVILLE.

Mais vous savez trop bien. . . .

DUHAUTCOURS.

Ne dites donc pas cela, ou tâchez de le prouver contre votre signature. Je voulais faire vos affaires ; vous ne le voulez pas, je dois songer aux miennes.

DURVILLE.

Misérable ! malheureux !

DUHAUTCOURS.

Point de colère, point d'injures, et calculez que je n'ai rien à perdre, et que vous, vous avez tout à ménager. Vous m'avez embarqué dans une mauvaise affaire, il faut que je m'en tire honnêtement. Je vous laisse à vos réflexions, et je reviens avec mon titre.

SCÈNE VI.

DURVILLE.

J'AURAIS dû le connaître. Point de preuves, pas même une contre-lettre... De quoi puis-je me plaindre? Que me fait-il que je n'aie tenté de faire aux autres? Allons, il est peut-être temps encore d'écouter la voix de l'honneur. Mais la honte de révéler... Ah ! qu'il me soulagerait d'un grand poids, celui qui m'arracherait un aveu. Franval, Delorme, tous deux sévères et déjà victimes de ma cupidité.... Ma femme elle m'est sincèrement attachée. . . . Mais c'est à moi qu'elle doit ses chagrins, ses défauts, peut-être. . . Ai-je encore quelques droits à son indulgence, à sa pitié ? ... (*tirant un porte-feuille de sapoche.*) La voilà cette fortune à laquelle j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, ma conscience ! Je la possède et je suis le plus à plaindre des hommes !

SCENE VII.

DURVILLE, M.me DURVILLE.

M.me DURVILLE.

IL est seul. Approchons. Mon ami.

DURVILLE.

C'est vous, Madame ?

M.me DURVILLE.

Durville, est-ce ainsi que vous devriez me recevoir?

DURVILLE.

Pardon; je sens mes torts.

M.me DURVILLE.

Nous sommes sans doute bien à plaindre; mais j'en juge par le mien, ton cœur n'a aucune action blâmable à se reprocher.

DURVILLE, *à part.*

Ciel! j'allais lui avouer... Malheureux Durville, en es-tu venu au point de rougir même aux yeux de ta femme?

M.me DURVILLE.

Mon ami, tu le sais, dans toutes les occasions importantes je me suis toujours laissé guider par toi. Aujourd'hui permets-moi d'avoir une volonté. Tu me parlais hier de cette séparation de biens entre nous.

DURVILLE.

Eh bien?

M.me DURVILLE.

Permets-moi d'y renoncer, je le dois, tu dois y consentir; trop heureuse si au prix de quelqu'aisance, je peux t'épargner de nouveaux malheurs.

DURVILLE.

Ma bonne amie, ce sacrifice de ta part, ton amitié, ta confiance ont déja versé un baume salutaire sur mes blessures. Tu m'encourages. Non, ne renonce pas à cette séparation; rends-la utile au contraire à mes créanciers. Charge-toi de les payer, et joins à ta fortune ce porte-feuille... Il contient huit cent mille francs.

M.me DURVILLE.

Huit cent mille francs! Et qui a pu te procurer cette somme?

DURVILLE.

Fais-en l'usage que je te prescris, et de grâce ne m'interroge pas.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M.lle DELORME.

M.lle DELORME.

C'EST vous, Madame, Monsieur... j'accours pour vous dire moi-même... J'avais toujours pensé que mon parrain, M. Franval, était un bonhomme malgré sa brusquerie.

M.me DURVILLE.

Que dites-vous?

DURVILLE.

M. Franval?

M.lle DELORME.

Mon père lui a vanté la droiture naturelle de M. Durville; moi, je ne lui ai parlé que de vous; j'ai osé dire un mot de M. Auguste. Il nous a promis de ne rien entreprendre contre M. Durville sans vous avoir vue.

DURVILLE.

M. Franval doit avoir toute ma confiance, comme il a celle de tous mes créanciers; c'est entre ses mains que tu dois déposer ce porte-feuille.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANVAL.

DURVILLE.

MONSIEUR, je suis bien aise de vous voir.

FRANVAL.

Tant mieux, c'est bon signe. C'est M.me Durville. Je suis enchanté de vous trouver ensemble. On m'a fait votre éloge, Madame; et j'ai besoin de votre appui pour décider M. Durville à se conduire comme il le doit. Il est à-peu-près prouvé que, malgré vos corsaires, vos créanciers Irlandais, et votre sourd qui entend si bien les vérités qu'on lui dit, vos malheurs ne sont pas aussi grands que vous voudriez le faire croire.

DURVILLE.

Monsieur.

FRANVAL.

Il en coûte de s'avouer ces choses-là à soi-même ; il doit en coûter bien plus de les avouer à d'autres ; mais nous sommes seuls. Votre femme, M.lle Delorme qui prend le plus vif intérêt à votre famille, et moi, qui ne demande pas mieux que de vous rendre mon estime.... Le moment est favorable, si vous le laissez échapper, vous êtes perdu, vous voilà condamné à passer pour le complice de Duhautcours. Chassez ce perfide conseiller ; déclarez que vos paiemens sont ouverts, annullez ce projet de transaction qui n'a pas le sens commun, alors je me charge d'arranger votre affaire avec vos créanciers ; vous recouvrez leur estime, et vous pourrez regarder en face les fripons, et saluer les honnêtes gens sans les obliger à détourner la tête.

M.me DURVILLE.

Eh ! quoi ! Monsieur, pouvez-vous soupçonner mon mari ?

FRANVAL.

Oui, Madame ; ce Duhautcours a porté M. Durville à des choses qu'il n'aurait pas dû faire. Quand il n'y aurait que cette séparation de biens entre vous.

M.me DURVILLE.

Eh bien ! Monsieur, permettez-moi de profiter de cette séparation que vous nous reprochez peut-être avec justice. Je me charge de toutes les dettes de mon mari ; soyez mon interprète auprès de tous ses créanciers. Je vous confie ce portefeuille de huit cent mille francs.

FRANVAL.

Que dites-vous, Madame ? Expliquez-moi....

DURVILLE *vivement.*

Acceptez, Monsieur, le dépôt qu'elle vous offre.

FRANVAL.

Je vous entends ; c'est ce Duhautcours qui vous entraînait. Je ne m'étais pas trompé, et sans doute le traître ne s'est pas oublié.

DURVILLE.

J'ai eu la faiblesse de lui donner un titre de soixante mille francs.

FRANVAL.

Je l'avais prévu.... Soixante mille francs ! c'est beaucoup !

DURVILLE.

Trop heureux encore de me délivrer à ce prix de ce misérable.

FRANVAL.

Bien ! j'aime à vous voir dans ces sentimens. Ne perdez pas courage, pourtant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE.

AUGUSTE.

EH ! quoi ! mon oncle, avez-vous pu vous jouer ainsi de ma crédulité? M'envoyer chez un homme absent. J'ai précipité mon retour....

FRANVAL.

Paix ! jeune homme, votre oncle est malheureux ! Il reconnaît ses torts; songeons à le sauver des embûches de ce Duhautcours qui le poursuit pour une fausse dette de soixante mille francs.

AUGUSTE.

Le scélérat ! je vais le trouver.

FRANVAL.

Laissez-moi le soin de terminer cette affaire. J'attends Delorme et j'espère.... Ah ! le voilà.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DELORME, MARASCHINI.

DELORME.

VOILA tous les papiers, tous les titres. J'ai trouvé des gens enchantés, qui vous comblent de bénédictions.

FRANVAL, *examinant les papiers.*

Bon ! tout est comme je le desire. J'admire comme un fripon sans crédit, parvient encore à abuser autant de monde.

DURVILLE.

Mais, expliquez-moi....

FRANVAL.

Vous le saurez.

DELORME.

Il était temps que j'arrivasse ; Duhautcours marche sur mes pas.

DURVILLE.

Oser encore se montrer devant moi !

AUGUSTE.

J'ai peine à me contenir.

M.me DURVILLE.

Je tremble.

M.lle DELORME.

Laissez faire M. Franval.

FRANVAL.

Oui. Je l'attends de pied ferme.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DUHAUTCOURS, LEDOUX.

DUHAUTCOURS.

Mille pardons, Messieurs, si je vous dérange. M. Franval sait, sans doute, comme moi, que M. Durville, ayant apparemment trouvé de nouvelles ressources, se décide à payer tout ; il est bien naturel que chacun se mette en règle. Voici M. Ledoux : c'était votre homme d'affaires tantôt ; c'est le mien à présent. J'ai pensé que sa présence pourrait amener une conciliation ; voici mon titre, il est paré.

DURVILLE.

Tu sais trop bien, perfide....

FRANVAL.

Laissez-moi répondre : M. Ledoux est votre homme d'affaires ; je suis celui de M. Durville.

DUHAUTCOURS.

Monsieur, il ne pouvait placer ses intérêts en de meilleures mains.

FRANVAL.

Voyons ce titre de soixante mille francs. Oui, il est en règle, il faut vous payer.

DUHAUTCOURS.

C'est trop juste.

FRANVAL.

Mais vous, M. Duhautcours, n'avez-vous pas quelques créanciers? N'avez-vous pas souscrit quelques billets dans votre vie?

DUHAUTCOURS.

Oui, comme tout le monde. Mais revenons à notre affaire avec M. Durville. J'ai mes moyens pour payer mes dettes.

FRANVAL.

Ah! vous avez vos moyens! Moi, j'ai là pour vous payer, quelques billets....

DUHAUTCOURS.

Oh! des billets, de l'argent, de bons papiers, de bonnes signatures.... Moi, je suis rond en affaires.

FRANVAL, *remettant à Duhautcours une partie des papiers que Delorme lui a apportés.*

Fort bien, de bonnes signatures; vous ne refuserez pas celle-ci.

DUHAUTCOURS, *examinant les papiers.*

Qu'est-ce que c'est que ça? Je ne connais pas ça.

FRANVAL.

Votre signature!

DUHAUTCOURS.

Cela ne vaut rien; c'est-à-dire, c'est bon, mais ...

FRANVAL.

Eh bien! reprenez votre titre; poursuivez M. Durville, et c'est à moi, à moi seul que vous aurez affaire. J'ai réuni, j'ai acquis tous vos billets à moins de vingt pour cent, et j'ai fait des heureux encore.

DUHAUTCOURS.

C'est charmant, je suis enchanté pour ces bonnes gens.... Vous avez bien fait de les payer.

FRANVAL, *montrant le reste des papiers à Duhautcours.*

Ce n'est pas tout : voilà une prise-de-corps contre vous. Souvenez-vous que je reste créancier d'une somme assez considérable, et que je saurai vous trouver.

DUHAUTCOURS, *à part, déchirant ses billets.*

Je suis pris. Un par corps. C'est déterminant. (*Haut.*) Que je m'applaudis de voir que les honnêtes gens aient quelquefois autant d'adresse et de finesse!...

FRANVAL.

Que les fripons.

DUHAUTCOURS.

Je suis votre très-humble serviteur. (*Il sort.*)

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, HORS DUHAUTCOURS.

MARASCHINI.

Mais un moment, cette prise de corps appartient à tous les créanciers de M. Durville, et nous ne l'en tenons pas quitte.

FRANVAL.

Laissez ce misérable, il n'échappera pas à la vigilance des loix. Que cette somme de soixante mille francs que vous vous décidez à payer, soit la dot de ces deux jeunes gens. N'y consentez-vous pas ?

DURVILLE.

Oui, sans doute. C'est à toi, mon cher neveu, à te mettre à la tête de ma maison; elle ne changera pas de nom, puisque tu portes le mien.

AUGUSTE.

Que dites-vous, mon oncle? pourquoi ne pas continuer le commerce ?

DURVILLE.

Je me dois cette justice à moi-même. N'oublie pas la terrible leçon que ton oncle te donne aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ah ! mon oncle, puissiez-vous oublier les reproches trop vifs....

FRANVAL.

Nous ensevelirons cette affaire dans le plus profond silence. Puissent tous les vrais commerçans ne s'éloigner jamais des ces principes ! Respect au malheur ; indulgence au repentir ; guerre éternelle aux fripons.

FIN.

72102

De l'imprimerie de MIGNERET, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.